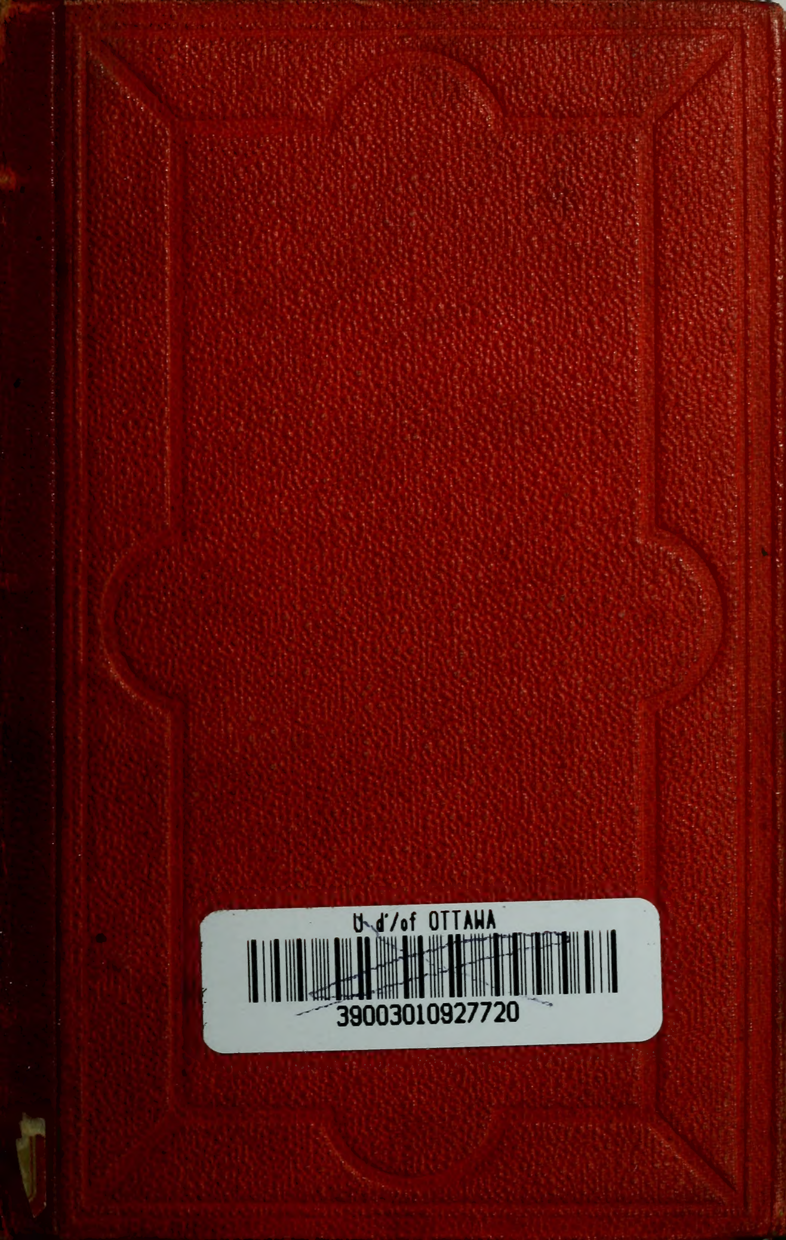


OR ET ALLIAGE

Imprimatur :
Parisiis, die 8 Decembris 1901.

† FRANCISCUS, CARD. RICHARD.
Arch. Parisiensis.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en mars 1906.

OR & ALLIAGE

DANS

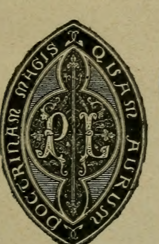
LA VIE DÉVOTE

PAR

LE T. R. P. J.-M.-L. MONSABRÉ

Des Frères-Prêcheurs.

11e ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE



PARIS (VIe)

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

AUX LECTEURS

AUX LECTEURS

Il y a cinq ans de cela : ayant à converser pendant plusieurs jours devant un pieux auditoire, j'ai imaginé de demander à ma mémoire ce que la fréquentation des âmes avait pu m'apprendre, et de composer, avec mes souvenirs, une galerie de portraits contradictoires, à l'usage de ceux qui, plus que le commun des chrétiens, vivent dans la familiarité de Dieu. Ces portraits sont venus sans beaucoup d'ordre, mais assez vivement pour troubler les âmes timorées. Je m'empresse de les ras-

surer. Tout est vrai dans les figures que j'ai tracées, mais aucune ne représente un original dont je me souvienne. Les prendre pour des photographies, ce serait une indiscrétion ; j'aime mieux qu'on les compare à ces dessins caractéristiques des méthodes, où l'œil étudie l'opposition des traits entre la joie et la tristesse, la souffrance et le bien-être, les pleurs et le sourire, la résignation et l'impatience, l'activité et la mollesse, etc.... Personne ne ressemble à ces physionomies typiques, et cependant on y reconnaît tout le monde. Ainsi de mes dessins.

Je prie les lecteurs qui les parcourront du regard, de ne pas se méprendre sur mon intention. Je ne prétends pas remplacer les excellents traités que de saints et savants auteurs ont écrits. Il faut les lire et les méditer, pour bien connaître la genèse, les

progrès, les combats, les épreuves et les merveilleux effets de la dévotion [1]. Mais ces traités ont besoin d'un corollaire, qui soit comme l'application pratique des principes et la matière d'un examen de conscience, sur les mœurs et coutumes de la vie dévote. Examiner sa conscience, c'est le moyen pour les pécheurs de revenir à Dieu, pour les chrétiens de se confirmer dans la voie du salut, pour les dévots de s'exciter à la perfection et de dissiper les illusions qui se glissent jusqu'aux lieux intimes où l'âme vit plus rapprochée de Dieu et plus enchaînée à son service.

Il est impossible qu'en parcourant cette galerie, tout le monde éprouve la même impression.

1. Nous recommandons particulièrement, avec l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales, l'excellent livre du savant évêque de la Rochelle, Mgr Landriot, *La femme pieuse*. Nous avons emprunté à ce livre un assez grand nombre de citations

Quelques-uns, uniquement occupés du portrait de la fausse dévote, diront sans doute avec une sournoise allégresse : —Voilà qui va bien ! c'est ainsi que nous comprenions la dévotion : pleine d'imperfections et de vices, ennuyeuse, désagréable, extravagante, insensée. — Et de là ils prendront occasion de haïr et de décrier davantage la dévotion en général. Je n'ai rien à répondre à de pareils lecteurs, sinon que je méprise leurs appréciations intéressées, et que, si jamais je les rencontre, je leur dirai tout bas les raisons de cette vieille et indomptable rancune qu'ils conservent à l'endroit de la dévotion.

D'autres penseront qu'il peut être dangereux de faire ressortir trop vivement les défauts et les ridicules des personnes dévotes. Je suis de leur avis, si l'on s'en tient à cette triste besogne, et je condamne, avec

tous les gens sages, les opuscules presque frivoles où l'on ne rencontre que des charges. Mais quand on expose les principes de la vraie dévotion et qu'on la fait vivre sous les yeux des lecteurs, les contrastes n'ont plus le même inconvénient. La malveillance est déroutée; il ne reste plus que d'utiles avertissements dont les âmes de bonne volonté peuvent tirer profit, pour éviter tout ce qui compromet, aux yeux des gens du monde, la salutaire influence des vies pieuses et consacrées au service de Dieu. Et puis, il est bon de dégager notre responsabilité, près de certains esprits chagrins, en leur faisant connaître le but élevé que se proposent les sollicitudes de notre direction, et en leur montrant que nous ne sommes ni les auteurs, ni les complices, ni les dupes des écarts qu'ils condamnent avec aigreur. Nous ne les provoquons pas, nous

ne les subissons pas complaisamment, nous ne nous y laissons point tromper, mais nous les voyons clairement et nous nous efforçons de les corriger avec tous les ménagements de la charité.

D'autres se réjouiront de n'appartenir ni à la vraie, ni à la fausse dévotion, et de ne rien voir pour eux dans ces portraits. Que conclure de là? Qu'ils se tiennent, dans la vie spirituelle, un peu plus bas que la fausse dévotion; qu'ils n'ont pas même mis le pied sur le dernier degré de la perfection, et que leur vie vulgaire demeure dans le fossé où s'agitent pêle-mêle les vices et les imperfections d'une religion sans nobles désirs et sans généreuses aspirations. C'est peu flatteur et pas du tout consolant.

D'autres m'accuseront de faire des personnalités. — Des personnalités! J'en ai fait comme en font les livres d'heures où tous

les fidèles lisent leur examen de conscience.

D'autres crieront à l'exagération. — Il est impossible de se reconnaître dans ces peintures, soit en bien, soit en mal. La vraie dévote est une sainte. — J'en conviens. — La fausse dévote est une scélérate. — Je proteste contre ce mot, à moins qu'on ne l'applique à ces « fausses dévotes » dont nous avons esquissé la figure en plusieurs endroits et qu'une main de maître a peinte en ces quelques lignes : « Il se rencontre des femmes qui, cachant sous les dehors d'une piété dont elles n'ont que le masque, une « conscience cautérisée [1] » et un cœur gonflé d'orgueil, semblent se croire, grâce à toutes leurs pratiques de surérogation, dispensées de l'observation des devoirs essentiels ; qui s'érigent en impitoyables censeurs

1. Première à Thimotée, chap. IV, v. 2.

de la conduite du prochain, interprètent et dénaturent pieusement les intentions quand les actes sont irréprochables, s'arrogent le « jugement que le Seigneur s'est réservé[1] », et condamnent sans ressort et sans appel tout ce qui n'est pas conforme à leurs idées mesquines et à leurs petites passions. « Plus » éloignées du royaume de Dieu que les » pécheurs publics et les femmes perdues[2], » leur langue est un glaive acéré[3], leurs lè- » vres distillent le venin de l'aspic et leur » bouche est remplie d'amertume et de fiel[4]; » la charité, qui est la plénitude de la loi[5], » ne leur est pas même connue. On dirait qu'elles se sont imposé la triste mission de reproduire, sous la loi de grâce, le type

1. Épître aux Romains, chap. II, v. 1.
2. S. Matthieu, chap. XXI, v. 31.
3. Psaume LVI.
4. Épître aux Romains, chap. III, v. 13.
5. Épître aux Romains, chap. XII, v. 10.

pharisaïque dans sa laideur native, rendue plus repoussante encore par son contraste avec l'esprit et la morale de l'Évangile !..... Laissons-les sous le poids des anathèmes que le Sauveur a lancés contre les pharisiens de son temps, et ne nous occupons de ce fléau que pour prier Dieu d'en délivrer l'Église[1]. »

Ces fausses dévotes exceptées, mes portraits ne représentent que des gens naïfs et sincères, qui se trompent et se font illusion, qui sont dans le faux, mais sans préméditation et sans intention criminelle. J'ai pris les deux extrémités de la vie dévote : il le fallait parce que c'est là qu'on rencontre les types ; mais, entre ces types, il y a une foule immense qui se rapproche plus ou moins de

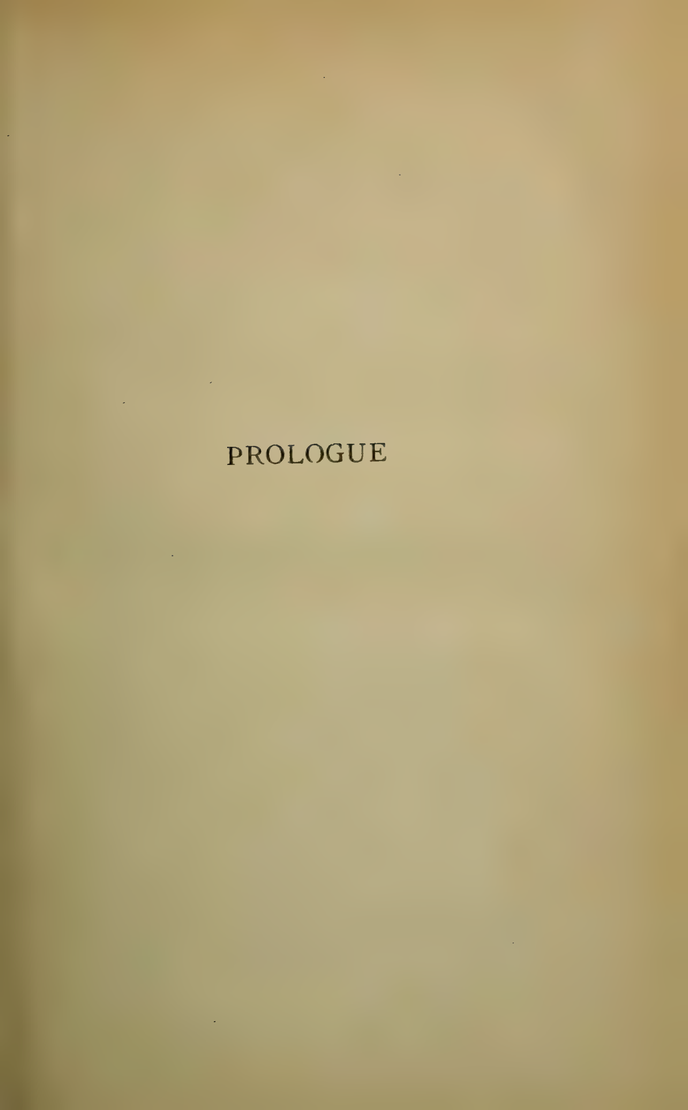
1. R^me P. Vincent Jandel, *Manuel du Tiers-Ordre de Saint-Dominique*, chap. XII, *de la Communion fréquente.*

la vraie dévotion, et à laquelle vous appartenez, chers lecteurs : comme entre les vins exquis et cette affreuse liqueur que nous devons à l'artifice des hommes, il y a les vins mêlés qui ne gâtent pas le tempérament, les bons vins d'ordinaire qui se donnent tels que les a faits la nature, et surtout les vins jeunes et sûrs qui n'attendent que le temps pour devenir excellents.

Enfin d'autres diront : —Je ne suis point à proprement parler dans la fausse dévotion, mais j'ai bien reconnu çà et là quelques défauts dont je me corrigerai, avec la grâce de Dieu. La vraie dévotion est bien parfaite, je n'y arriverai peut-être jamais; mais je veux y tendre de tous mes efforts. — Voilà les bons lecteurs, et je ne crains pas de dire : voilà les vrais dévots. Leurs dispositions me récompenseront de mon travail. Je les

remercie de la part de Dieu, et je les recommande d'une manière toute particulière à la vraie et parfaite dévote que j'invoque pour eux :

Virgo devotissima,
Ora pro nobis.



PROLOGUE

OR ET ALLIAGE

I

PROLOGUE

La dévotion n'est pas à proprement parler une vertu, c'est l'acte d'une vertu qui commande et règle nos rapports avec Dieu : la religion.

On pourrait la définir : une disposition particulière de la volonté, par laquelle l'homme se porte, avec empressement, à tout ce qui regarde le service de Dieu [1].

1. « Voluntas quædam promptè se tradendi ad ea quæ pertinent ad Dei famulatum. » (*Som. théol.* seconde, seconde quest. 82, art. 1.)

Dieu en est la cause extérieure; car c'est lui qui allume en nos cœurs la flamme sacrée de la charité, principe de la religion dont la dévotion est un acte, d'après l'enseignement du Docteur angélique[1]. Et ainsi, par les voies de sa mystérieuse génération, la dévotion remonte jusqu'à la vertu royale que saint Paul appelle la plus grande de toutes.

Cette genèse de la dévotion, saint François de Sales l'a racontée dans son gracieux langage. « La vraie et vivante dévotion, ô Philothée, présuppose l'amour de Dieu, mais non pas toutefois un amour tel quel : car, en tant que l'amour divin ennoblit notre âme, il s'appelle grâce, nous rendant agréables à la divine majesté; en tant qu'il nous donne la force de bien faire, il s'appelle charité; mais quand il est parvenu au degré de perfection auquel il ne nous fait pas seulement bien faire, mais nous

1. « Charitas est religionis principium, devotio est religionis actus. » (*Som. théol.* seconde, seconde quest. 82, art. 2.)

fait opérer soigneusement, fréquemment et promptement, alors il s'appelle dévotion. Croyez-moi, chère Philothée, la dévotion est la douceur des douceurs et la reine des vertus. Or, c'est la perfection de la charité. Si la charité est un lait, la dévotion en est la cresme; si elle est une plante, la dévotion en est la fleur; si elle est une pierre précieuse, la dévotion en est l'éclat; si elle est un baume, la dévotion en est l'odeur, et l'odeur de suavité qui conforte les hommes et resjouit les anges. »

« La dévotion n'est autre chose qu'une agilité et vivacité spirituelle par le moyen de laquelle la charité fait ses actions en nous, ou nous par elle, promptement et affectionnément. Et comme il appartient à la charité de nous faire généralement et universellement pratiquer tous les commandements de Dieu, il appartient aussi à la dévotion de nous le faire faire promptement et diligemment[1]. »

1. *Introduction à la vie dévote* Chap. I.

Il y a plus : la dévotion se précipite et se livre. Dans son saint empressement, elle franchit les strictes limites du devoir, et, laissant après elle les âmes qui, selon l'expression du Psalmiste, courent déjà, rapides et dilatées par l'amour, dans la voie des préceptes [1], « elle nous provoque à faire promptement et affectionnément le plus de bonnes œuvres que nous pouvons, encore qu'elles ne soient aucunement commandées; ains seulement conseillées ou inspirées [2]. » Ce qui revient à dire, avec saint Thomas : « La dévotion n'est autre chose que le dévouement à Dieu, à son culte, à son service [3]. »

L'âme dévote se donne habituellement au meilleur, au plus parfait des amis, comme se donnent parfois les hommes à ceux qu'ils ai-

1. « Viam mandatorum cucurri cùm dilatasti cor meum. Ps. 118.

2. *Introduction à la vie dévote.* Chap. 1.

3. « Devotio dicitur à devovendo, unde devoti dicuntur qui seipsos quodammodo Deo devovent. » (*Som. théol* seconde, seconde quest. 82, art. 1.

ment ici-bas. Elle emploie tout ce qu'elle a de génie à imaginer, tout ce qu'elle a de force et de courage à accomplir ce qui peut plaire à Dieu et contribuer à sa gloire. Parmi ses actes il en est que la dévotion commande directement, d'autres qu'elle accompagne et perfectionne. Il est facile de les distinguer, quand on se rappelle que la dévotion appartient immédiatement à la vertu de religion, médiatement à la vertu de charité.

Formée extérieurement par Dieu, principe éternel de la charité, la dévotion se forme intérieurement par une double contemplation de l'âme appliquée, d'un côté à la considération de la bonté divine, de l'autre à la considération de sa propre fragilité et misère. D'où un double effet de joie ineffable et de pieuse tristesse qui se produit en même temps : la joie tempérant les amertumes de la tristesse et la retenant sur les pentes funestes du découragement ; la tristesse arrêtant les excès de la joie et l'empêchant de dégénérer en vaine complai-

sance. Ces deux choses contraires, l'âme chrétienne sait les pondérer et les faire subsister dans le même milieu, comme ces harmonieux contrastes d'ombre et de lumière qui réjouissent le regard, dans les chefs-d'œuvre de la nature et de l'art humain[1].

Telles sont les notions générales du sujet que nous allons individualiser, en quelque sorte, par des applications. Mais que l'on fasse bien attention à notre point de départ. Nous entendons parler de la dévotion, non comme d'un acte transitoire accompagnant, dans la vie chrétienne, ce qu'il y a d'essentiel et de nécessaire à tous, tant hommes que femmes, pour arriver au salut, — mais comme d'une disposition habituelle et commune à un certain nombre d'âmes. C'est la perfection de la charité, l'empressement au service de Dieu, la promptitude et l'affection aux choses conseillées, le dévouement : « *Devotio dicitur à devo-*

1. *Som. théol.* seconde, seconde quest. 82, art. 3 et 4.

vendo. » Il ne peut donc être question dans nos tableaux que de ceux qui ont le courage ou la prétention de pratiquer la dévotion telle qu'elle vient d'être définie. Je dis la prétention ; car, comme toutes les vertus, la dévotion a sa contrefaçon, c'est-à-dire un ensemble d'actes extérieurs qui trompent l'œil, et qui, mêlés à des imperfections sans nombre, quelquefois à des vices, pervertissent le jugement du monde et provoquent, de sa part, de sévères arrêts.

Le monde, sans doute, est inconsidéré dans ses jugements ; mais cette inconsidération n'aurait aucun motif de s'exercer à l'endroit de la dévotion, s'il n'y avait pas de faux dévots comme il y en a de vrais.

Par faux dévots, nous n'entendons pas ceux qui, de parti pris, se déguisent sous un vêtement religieux, afin de tromper plus sûrement les cœurs chrétiens, et de préparer à leur vie hypocrite des satisfactions vulgaires; êtres à double face qu'un auteur trop illustre a im-

mortalisés sous le nom de « Tartufes ». Le monde n'a pas le droit de nous les reprocher, car il en nourrit dans son sein la race immortelle. Le nombre des tartufes religieux n'égalera jamais celui des tartufes civils et politiques, hommes méprisables qu'on voit saluer tous les astres placés, l'un après l'autre, au centre de la vie publique, prendre la livrée de tous les pouvoirs et chanter d'une voix infidèle des hymnes en l'honneur de tous les gouvernements.

Pareillement nous écartons les figures grotesques, les charges monstrueuses dont certains auteurs modernes se servent, sur la scène, pour aiguiser la curiosité publique. On n'y reconnaît plus le pinceau du maître, versé dans la connaissance des choses dont il voulait flétrir l'abus, par une exhibition plutôt dangereuse qu'utile. Ce sont des produits sans nom de l'ignorance religieuse et de l'impiété mécontente appliquées à ridiculiser ou à rendre odieuses les vertus chrétiennes, en les mariant

à des passions dont elles ne peuvent supporter le voisinage, et cherchant à faire triompher, sur des chimères ineptes et des caricatures écœurantes, une honnêteté de mauvais aloi, sans Dieu, sans foi, sans pratiques religieuses.

Nous ne nous occupons pas non plus de ces gens singuliers qui, sous les dehors d'une vie dévote, cachent des erreurs grossières et des préjugés révoltants, touchant les vérités de la foi, les lois et la discipline de l'Église, la sainteté du foyer domestique, le point d'honneur, la conduite des affaires, les rapports sociaux. Tristes et lamentables exceptions, âmes abusées auxquelles on est obligé de dire : Avant d'être dévotes, soyez donc chrétiennes, soyez donc honnêtes.

Enfin nous restreignons nos portraits à un certain nombre de personnes. Les hommes n'y paraîtront pas, car ils usent si peu, hélas! de la dévotion qu'il leur est difficile d'en abuser.

Donc, la fausse dévote dont nous voulons parler n'est point un mélange de choses impossibles. Elle a des travers, des défauts, des imperfections, des infirmités plutôt que des vices: encore ne les a-t-elle pas tous à la fois. On perdrait, peut-être, son temps et sa peine à chercher dans une seule personne la ressemblance exacte de tous les portraits que nous avons tracés. Si cette ressemblance se rencontre quelque part, nous pouvons lui appliquer la qualification de fausse dévote, mais autrement il ne faut pas prendre cette qualification dans toute sa rigueur. L'or est or quand il est pur; il est or encore, quand il se trouve mêlé à des substances étrangères, à des scories qui diminuent sa valeur et ternissent son éclat : la dévotion est vraie, quand elle réunit tous les caractères qui la recommandent à l'estime et à l'admiration des hommes ; elle ne cesse pas tout à fait d'être vraie, quand elle est faussée par quelque endroit seulement. Voilà pourquoi nous avons pris pour titre de ce petit livre ces deux mots OR ET ALLIAGE.

Soyons indulgents. Considérons que les âmes qui s'écartent de la vraie dévotion se trompent en même temps qu'elles trompent; qu'elles sont de la race des naïfs et des sincères qui croient bien faire, et qu'il s'agit, non pas de démasquer, mais de désabuser.

Désabuser qui s'ignore est chose assez difficile; nous allons l'essayer pourtant, en peignant successivement les types de la vraie et de la fausse dévotion. Que Dieu, lumière des âmes, préserve de toute méprise et imputation fâcheuses ceux qui nous liront, et daignent ces derniers oublier qu'ils ont des voisins et ne pas leur intenter procès sur des accusations qu'ils doivent s'appliquer à eux-mêmes.

LA VRAIE

ET

LA FAUSSE DÉVOTION

DANS LEUR ACTE PRINCIPAL

II

LA VRAIE ET LA FAUSSE DÉVOTION DANS LEUR ACTE PRINCIPAL

La dévotion, telle que saint Thomas d'Aquin la définit, peut être considérée dans son acte principal et dans ses habitudes secondaires. C'est à l'acte principal que nous devons nous arreter d'abord, et, de la définition même, il faut faire ressortir un premier caractère de la vraie et de la fausse dévotion.

— *Voluntas quædam promptè tradendi se ad ea quæ pertinent ad Dei famulatum :* La dévotion est une disposition particulière de la

volonté par laquelle l'homme se porte avec empressement à tout ce qui regarde le service de Dieu.

Le service de Dieu : — Voilà, sans contredit, le mot important de cette définition. Il nous indique que l'âme dévote, dans son acte premier et principal, doit rechercher Dieu, se précipiter vers lui et le considérer comme son unique bien. Les œuvres de religion qu'elle entreprend, les secours qu'elle reçoit ne sont que des moyens par lesquels elle rend efficace le mouvement qui l'emporte vers celui à qui elle s'est dévouée. Prières, oraisons, pieuses lectures, communication avec les âmes saintes, sacrements : autant de voies sacrées qui la conduisent au but de ses désirs ; autant de fleurs mystiques qu'elle cueille, d'une main filiale, pour les offrir à son Père céleste ; autant de joyaux dont elle se pare pour lui plaire et lui faire honneur. Quand elle s'accuse, c'est devant la très-sainte majesté de Dieu qu'elle se prosterne ; quand

elle le visite, elle est à lui tout entière; quand elle le reçoit, elle prépare avec soin sa demeure, profite de toutes ses largesses et s'applique à le fixer dans son cœur.

Elle connaît les augustes jalousies du maître qu'elle veut servir, et, pour ne pas les exciter, elle se dégage de tout commerce profane; elle évite, avec la plus grande attention, le mélange de sa vie avec la vie mondaine, et, lors même qu'elle se trouve prise par les fatalités de sa condition, dans le tourbillon des affaires, des fêtes, des plaisirs, elle en retire son cœur, par un mouvement violent, et trouve le moyen de s'abreuver, à l'insu de tout le monde, de mystérieux dégoûts. Chose difficile et d'autant plus méritoire qu'elle impose à la vie une perpétuelle contrainte et la constante rénovation des mêmes sacrifices.

On conçoit ces coups hardis qui brisent soudainement toutes les attaches terrestres, et ne laissent plus autour de l'âme que la solitude, le silence, le recueillement. Il est facile alors de

se donner, de répandre son cœur et toute sa vie en Celui qui, par la grâce de l'héroïsme, nous a délivrés de mille servitudes.

Mais demeurer au milieu du monde, sans être complice de ses faiblesses et de ses iniquités; être obligé de le subir, quand on le hait mortellement; ne lui rendre ses devoirs que pour lui faire la leçon; s'exposer par une austère réserve à ses observations malveillantes et à ses funestes rancunes; ne chercher que Dieu devant les pressantes sollicitations de l'intérêt et du plaisir : est-il une situation plus critique? Cependant il n'est pas donné à tous de quitter le siècle pour servir Dieu, ni même de vivre au milieu du monde comme n'y vivant pas. Certaines existences sont enchaînées à des devoirs de condition qui les forcent à paraître quand elles voudraient être cachées. En cette nécessité, l'âme vraiment dévote, concitoyenne des mondains, par l'apparence, se bannit elle-même en dirigeant ses pensées, ses aspirations, ses désirs, ses intentions vers

des régions plus pures et plus sereines où elle doit rencontrer son Dieu. Comme les fils d'Israël captifs près du fleuve de Babylone, elle dit : « Puis-je me réjouir et chanter sur une terre étrangère [1] ? » Comme le prophète au Seigneur : « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et qu'ai-je voulu sur la terre, si ce n'est vous, ô Seigneur [2] ? » Comme l'apôtre à ses enfants : « Pour gagner Jésus-Christ, je méprise toutes les choses de ce monde, comme on méprise les immondices [3]. » Comme le fidèle de l'*Imitation* à son Bien-Aimé : « Seigneur, où puis-je me trouver bien sans vous quand serai-je mal en votre sainte présence [4] ? » « Que les autres cherchent loin de vous ce qui leur plaira ; rien ne me plaît et ne me plaira que vous, ô mon Dieu, mon espé-

1. « Quomodo cantabimus in terrâ alienâ. » Ps. 136.
2. « Quid mihi est in cœlo et à te quid volui super terram ? » Ps. 72.
3. « Omnia arbitratus sum ut stercora ut Christum lucrifaciam. » Épître aux Philippiens, chap. III, v. 8.
4. *Imitation*. Liv. III, chap. 59.

rance et mon bonheur éternel[1]. » Comme l'ange Raphaël à Tobie : « Je parais vivre comme vous; mais la nourriture et le breuvage qui soutiennent ma vie, ne peuvent être vus des yeux mortels[2]. » Enfin comme Esther, au milieu des grandeurs et des fêtes de la cour d'Assuérus : « Vous savez, Seigneur, dans quelle nécessité je suis; vous savez que j'ai en horreur ce signe orgueilleux de ma gloire, que je porte sur la tête, quand je suis obligée de paraître; vous savez que votre servante ne s'est jamais réjouie, si ce n'est en vous, ô Seigneur Dieu[3]. » Bref, rechercher Dieu directement et uniquement, tel est le caractère de la vraie dévotion dans son acte principal. A l'aide de ce carac-

1. *Imitation.* Liv. III, chap. 16.

2. « Videbar quidem vobiscum manducare et bibere : sed ego cibo invisibili et potu, qui ab hominibus videri non potest, utor. » Tobie, chap. XII, v. 19.

3. « Tu scis necessitatem meam, quod abominer signum superbiæ et gloriæ meæ, quod est super caput meum in diebus ostentationis meæ..... et numquàm lætata sit ancilla tua..... nisi in te, Domine Deus. » Esther, chap. XIV, v. 16 et 18

tère on peut facilement reconnaître la fausse dévotion.

Il est bon nombre d'âmes qui se déterminent tout à coup à servir Dieu. Est-ce un caprice, est-ce une grâce? — C'est l'un ou l'autre; mais, par charité, nous devons croire que c'est une grâce. Dans l'origine, elles manifestent beaucoup d'empressement. Leur premier mouvement est une tempête ; il faut modérer cette toute jeune ardeur. Au premier coup d'œil on se trompe; quelques semaines, quelques mois tout au plus, suffisent pour découvrir l'imperfection qui se cache sous cette fougue sacrée. Assurément, c'est Dieu que l'on veut servir; mais la volonté ne se porte pas vers lui, avec cette fermeté de direction qui ne nous permet pas de nous arrêter aux moyens. Les exercices spirituels ont un attrait qui gagne le cœur et fixe l'attention au détriment du but. Les prières, les oraisons, les lectures devenues savoureuses, font couler de

si douces larmes, qu'elles excitent une sorte de gourmandise de haut ton, que l'on s'empresse de satisfaire. Les sacrements, surtout, donnent à la vie un certain relief qui flatte l'amour-propre. Certes, on n'en méprise pas la grâce; mais on en estime singulièrement le signe sensible. Dans les confessions, on recherche plutôt les douceurs de l'épanchement que le bénéfice de l'amendement, par le regret sincère et le ferme propos, et l'on en vient à dire : « mes communions, » comme une femme du monde dit, du jour où elle reçoit : « mon *lundi* » ou « mon *jeudi.* »

Mais, où l'obliquité de la fausse dévotion se fait mieux voir, c'est dans la conduite que l'on tient à l'égard de celui qui, selon les desseins de Dieu, est destiné à guider la marche des âmes vers leur perfection. Le monde est toujours inintelligent, quelquefois vil, quand il parle de la direction. Ce ne sont ni ses appréciations, ni ses calomnies qui doivent former notre jugement. La direction est nécessaire a

toute âme qui se sent mal éclairée et impuissante pour arriver à un but; elle a besoin de lumière et d'appui. Les philosophes de l'antiquité, Platon et Sénèque entre autres, ont recommandé ce saint commerce de deux cœurs amis, dont le plus fort entraîne le plus faible dans les âpres chemins de la vertu. Nous ne nous étonnerons donc point que l'âme qui a formé le dessein de servir Dieu avec dévotion , cherche l'appui d'un directeur. Mais parce que l'entreprise est sainte entre toutes, il faut prendre garde d'en dépraver le moyen; et c'est ce que fait la fausse dévotion.

Elle s'arrête aux qualités de l'homme, et s'éloigne de son principal objet. Le directeur est un homme si bon, si charitable, si saint! il encourage avec tant de douceur, il console avec tant d'onction, il conduit avec un si vif intérêt! Mortel chéri du Ciel, il en a accaparé tous les dons, et tant de grâces se réunissent en sa personne qu'on y voit une sorte d'incarnation de l'amabilité et de la perfection.

Aussi quelle impuissance quand sa main n'est plus là pour soutenir! quelle tristesse s'il s'éloigne! quel désespoir s'il disparaît! Où donc est le Dieu que l'on voulait servir? — La fausse dévotion semble l'avoir perdu de vue, dans l'attrait et la préoccupation des moyens.

La fausse dévotion, c'est l'enfant naïf et léger, qui s'occupe beaucoup plus des belles fleurs qu'il offre et des compliments qu'il récite, que du père ou de la mère à qui il souhaite une bonne fête.

La fausse dévotion, c'est le serviteur vaniteux, autant et peut-être plus attaché à sa livrée qu'au maître à qui il doit ses services.

La fausse dévotion, c'est le voyageur voluptueux qui se décide à aller quelque part, plus pour la beauté des sites que son œil doit contempler et route, plus pour les charmes d'une conversation amie que pour le but même de son voyage.

Enfin le caractère de la fausse dévotion, dans son acte principal est de ne pas chercher Dieu directement

Ajoutons qu'elle ne le cherche pas uniquement; et ceci s'applique à une certaine classe de fausses dévotes, dont le nombre malheureusement augmente tous les jours. Combien de femmes dont la vie mélangée est un scandale pour le monde et une plaie pour la religion qui, possédées d'un égal amour pour le profane et le sacré, cherchent à les concilier et à les fondre dans une nuance inexprimabl qui révolte le sens chrétien. Elles ne subissent pas les exigences de leur condition, tout en retirant violemment leur cœur des fêtes et des plaisirs; mais elles sont heureuses de donner, sous un prétexte honorable, un libre cours à leur légèreté. Elles ne se contentent pas d'accorder, tant bien que mal, les préceptes évangéliques et les lois de l'Église, avec les emportements d'une vie dissipée; mais elles se piquent de satisfaire à souhait ce qu'elles appellent la pieuse avidité de leur âme. Enivrées le matin du parfum de l'encens, le soir de celui des fleurs; pleurant le matin devant un taber-

nacle, le soir devant des tréteaux; à genoux et morfondues le matin dans la poussière d'une église, le soir sveltes et alertes à tous les pas; prêtant le matin leur voix aux cantiques, le soir aux chants équivoques et passionnés; lisant le matin, avec componction, des oraisons pieuses et des livres mystiques, le soir dévorant des yeux des gravures risquées, des anecdotes plus que lestes, des romans plus que frivoles; sachant bien que la modestie chrétienne est, selon la parole d'un saint auteur, la citadelle de la pudeur et le charme des vies innocentes, et ne reculant devant aucun caprice, aucune bizarrerie, aucune prodigalité, aucune hardiesse, aucune provocation de la mode; condamnant, en principe, certains plaisirs douteux et malsains pour la vertu, et s'arrangeant de manière à ce qu'on les leur impose; comme si leur responsabilité pouvait être dégagée par une nécessité que leur adresse a créée; enfin pleines d'illusions, d'habileté, de ruse, d'industrie, on pourrait presque dire de génie,

pour accomplir et parfaire, dans leurs mœurs, le mariage indécent d'une vie pieuse et d'une vie mondaine.

Fausses dévotes ! Nous ne devons ni les mépriser ni les maudire, parce qu'elles peuvent être sincères; mais il nous est bien permis de demander à Dieu qu'il éclaire leur ignorance et guérisse leur fatal aveuglement, afin qu'elles cessent de scandaliser les âmes faibles qu'elles entraînent dans leurs dérèglements, et de compromettre l'honneur de la religion en même temps que leur vertu.

LA VRAIE DÉVOTION

EST HUMBLE

LA FAUSSE DÉVOTION

EST ORGUEILLEUSE

III

LA VRAIE DÉVOTION EST HUMBLE
LA FAUSSE DÉVOTION EST ORGUEILLEUSE

Nous avons considéré l'acte principal de la dévotion, et nous en avons tiré un premier caractère. — La vraie dévotion recherche Dieu directement et uniquement; la fausse dévotion se recherche elle-même, en s'arrêtant trop aux moyens qui doivent la conduire à Dieu. Par un artifice incroyable, elle s'efforce de concilier le service du monde et le service de Dieu, en mélangeant des actes qui se repoussent. Il est donc impossible de lui appliquer, sans restriction, la définition que nous avons

donnée : « La dévotion est une disposition particulière de la volonté, par laquelle l'homme se porte, avec empressement, à tout ce qui regarde le service de Dieu »

Si, de l'acte principal, nous passons aux habitudes de la vie dévote, les considérant dans l'esprit, le cœur, la volonté, la conduite extérieure de ceux qui font profession de servir Dieu, nous serons mieux informés encore sur les caractères de la vraie et de la fausse dévotion, et plus à même de découvrir, dissiper et détruire les illusions qui nous trompent et les imperfections qui ternissent l'éclat de notre vie spirituelle.

Commençons par une habitude radicale et essentielle : l'humilité.

« L'humilité, selon saint Thomas, est une vertu qui tempère et refrène les désirs de l'âme, pour qu'elle ne tende point immodérément vers les choses élevées [1]. » Ou bien.

1. « Virtus..... quæ temperat et refrænat animum ne immoderate tendat in excelsa. » (*Som. théol.* seconde, seconde quest. 161, art. 1.)

« Une vertu par laquelle l'homme se réprime, pour ne point se laisser emporter vers les choses qui sont au-dessus de lui[1]. » D'où il est évident que l'humilité n'est point une négation opiniâtre et aveugle du bien qui est en nous, une sorte d'entêtement qui recherche la bassesse, une pente prise vers l'abrutissement, comme le pensent si ridiculement ceux qui manquent des premières notions de la vie spirituelle. L'humilité met l'homme à sa place, et lui fait faire une juste attribution et un équitable arrangement des biens qu'il remarque, soit en lui-même, soit dans les autres; et tel est le caractère de la véritable dévotion.

Elle est humble, c'est-à-dire qu'en s'engageant au service de Dieu elle consent à marcher par les voies ordinaires. Elle ne désire point les faveurs exceptionnelles, les dons éminents, les caresses mystérieuses que l'époux

1. « Virtus..... quâ aliquis reprimit seipsum ne feratur in ea qua sunt suprà se. » (*Som. théol.* seconde, seconde quest. 161, art. 2.)

des âmes veut bien faire, dans certains jour, de plus grande intimité, à ceux qu'il aime. Elle comprend que ce n'est pas l'ordre accoutumé de la vie spirituelle, et, si elle sent naître une vague aspiration vers ces grandes choses, elle l'étouffe aussitôt par la considération de sa misère, de sa fragilité, de ses fautes, de son indignité. Elle est toujours prête à dire. « Seigneur, je ne suis pas digne que vous vous occupiez de moi, que vous veniez sous mon humble toit ; retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis une créature pécheresse. *Recede à me*, *Domine*, *quia homo peccator sum*[1]. » La paix de la conscience et la persévérance de cette première bonne volonté qui l'a jetée entre les bras de Dieu, suffisent à sa joie et à son bonheur. Elle se répète souvent ces paroles : « Il est mieux pour toi d'avoir moins que de posséder de grands dons, qui pourraient te rendre orgueilleuse et superbe. *Melius est*

1. *Imitation*. Liv. III, chap. 7.

tibi minùs habere quam multum unde posses superbire [1]. »

La vraie dévotion est humble : cependant elle ne repousse pas la grâce, quand la grâce vient la visiter. Dieu est si bon qu'il aime à prodiguer le bien qui est en lui. L'âme dévote le reçoit avec une joie soumise, mais sans s'y arrêter immodérément, surtout sans oublier celui qui l'envoie. « Quelle chose as-tu, se dit-elle avec l'apôtre, que tu n'aies reçue ? Pourquoi t'en glorifier comme si tu la tenais de toi-même [1] ? » La moindre faveur, la moindre consolation, le moindre bon mouvement, est pour elle le sujet d'une fervente action de grâces, par laquelle elle retourne à son auteur le bien qui lui est fait. « Je vous bénis, dit-elle, ô mon Père céleste, je vous bénis, Père de mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez daigné vous souvenir de ce pauvre « moi, » si petit et si mé-

1. *Imitation*. Liv. III, chap. 7.

2. « Quid habes quod non accepisti, si autem acceperi cur gloriaris quasi non acceperis? » I Épître aux Corint. chap. IV, v. 7.

prisable. O Père de miséricorde et Dieu de toute consolation, qui m'avez consolée et réjouie quand j'en étais indigne[1] ! » — « Béni soyez-vous, mon Dieu ; car, bien que je sois indigne de toute grâce, votre noble majesté et votre infinie bonté ne cessent pas de faire du bien à des ingrats et à ceux qui sont éloignés de vous. Ne permettez pas que nous demeurions en nous-mêmes, mais retournez-nous vers vous, afin que nous soyons reconnaissants, humbles et dévots ; car vous êtes notre salut, notre vertu et notre force[2]. »

La vraie dévotion est humble ; elle ignore les habiletés puériles de l'amour-propre, toujours fécond en excuses ; elle avoue sans déguisement toutes ses imperfections et tous ses défauts. Elle sait que, plus elle s'abaisse, plus elle attire à elle la haute majesté de Dieu ; que plus elle en redoute les glorieux baisers, plus elle les appelle. Est-ce que tout ne proclame pas les augustes

1. *Imitation*. Liv. III, chap. 5.
2. *Ibid.* Liv III, chap. 8.

préférences de Dieu pour ce qui est petit et obscur, vil et caché? Ce n'est pas sur des arbres gigantesques, c'est sur d'humbles arbrisseaux qu'il fait naître la reine des fleurs. C'est sous des touffes humiliées, foulées par les pieds distraits des animaux et des hommes, qu'il bénit la violette et remplit sa petite coupe des plus suaves parfums. C'est dans les entrailles de la terre, au sein d'une roche aride ou d'une poussière inféconde, c'est dans les profondeurs de l'océan, sous les valves d'un coquillage sans prix, qu'il a mis l'argent, l'or, l'émeraude, le rubis, le diamant, la perle et toutes les précieuses choses dont se parent les rois et les grands. C'est à des bergers qu'il a révélé, pour la première fois, la majesté anéantie de son Fils unique. C'est sur les abaissements, les humiliations, les opprobres de ce cher Fils qu'il a entassé toutes les gloires. C'est du néant qu'il a fait jaillir et les esprits bienheureux qui l'adorent dans le ciel, et l'armée infinie des astres, dont les splendeurs inaltérables et les harmo-

nieuses révolutions chantent sa grandeur, et tout ce qui vit et tout ce qui respire. « O Dieu de ma vie, je sais ce que vous aimez! je m'abaisse, je me fais petit; car c'est aux humbles que vous donnez votre grâce. Je suis poussière et cendre. Si je m'estime davantage, vous vous tenez debout contre moi, et mes péchés rendent de mon néant un témoignage que je ne puis contredire. Mais si je m'abaisse, si je me réduis à rien, si, méprisable à mes yeux, je tombe dans la poudre qui est mon partage, votre grâce me sera propice, votre lumière s'approchera de mon cœur!..... Si vous m'abandonnez à moi-même, je suis tout néant et infirmité; mais si vous me regardez, je deviens fort et rempli d'une nouvelle joie O la merveilleuse chose, que je sois relevé si tôt et embrassé avec tant d'amour, lorsque, par mon propre poids, je tombe vers les profondeurs de l'avilissement [1] ! » Tels sont les pensées et les sentiments de l'âme vraiment dévote.

1. *Imitation*. Liv. III, chap. 8.

Elle est humble; et elle met en pratique ce conseil du Bien-Aimé : « Ma fille, rien ne vous est plus utile et plus sûr que de cacher la grâce de la dévotion, de ne vous en élever jamais, d'en parler peu, de n'en pas faire trop d'état [1]. » Elle ne dit donc rien de ce qui se passe dans sa vie intime : rien des douceurs qu'elle éprouve, rien des caresses qu'elle reçoit. « Elle garde avec fidélité le secret du Roi des rois [2]. » Ses prières, ses jeûnes, ses mortifications, ses rapports fréquents avec Dieu lui sembleraient profanés si elle en parlait à d'autres qu'à ceux qui la conduisent, la dirigent et la soutiennent dans les voies de la perfection. Semblable à ces fleurs modestes dont le délicieux parfum réjouit l'odorat avant qu'on puisse savoir où elles se cachent, elle répand autour d'elle la bonne odeur de ses vertus.

Enfin la vraie dévotion est humble, et pour

1. *Imitation.* Liv. III, chap. 7.

2. « Sacramentum regis abscondere bonum est. » Tobie Chap. XII, v. 7.

cela, elle estime tout le bien qu'elle voit dans les autres, elle se réjouit de toutes les faveurs que Dieu se plaît à répandre dans les âmes. Elle évite les comparaisons fâcheuses et attristantes. Elle est facilement édifiée de tous les bons exemples qu'elle rencontre. Elle en fait l'objet d'une pieuse émulation. Elle croît à l'ombre de toutes les vertus, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de l'élever en honneur et gloire, par des grâces qu'elle a admirées avec une touchante simplicité et un sincère détachement. De cette humilité, par rapport à Dieu, il résulte une humilité générale, qui rend faciles tous les rapports de l'âme vraiment dévote avec le prochain. On ne peut parvenir à la blesser, ni par avertissement, ni par reproche, ni par injure, parce que, en se tenant sous les pieds de Dieu, elle se tient sous les pieds de tout le monde.

Nous avons déjà trouvé un mot pour caractériser la fausse dévotion, en opposition à ce

que nous venons de décrire. — Elle est orgueilleuse. — Non pas de cet orgueil fatal, qui est le plus grand des crimes que l'homme puisse commettre contre Dieu et qui le détourne tout à fait de lui ; mais de cet orgueil amoindri, qui subsiste avec des pratiques pieuses et qui trouve, hélas! le moyen de s'en nourrir. Même en nous donnant à Dieu, nous portons en nous le germe de toutes les passions, et elles se manifestent selon notre genre de vie et le milieu dans lequel nous respirons et agissons.

La fausse dévotion est donc orgueilleuse, et son orgueil se manifeste par des désirs immodérés et des tendances exagérées vers les choses extraordinaires. Elle n'a pas plutot mis les pieds sur les pentes abruptes qui conduisent à la perfection, qu'elle voudrait être au sommet et recevoir en plein ces torrents de lumière et ces ardeurs fécondes, que Dieu réserve pour ceux qui ont longtemps marché et qui se sont meurtris dans de difficiles sen-

tiers. Sortie tout à l'heure de la misère du péché, elle l'oublie avec une légèreté qui tient du prodige, et s'étonne qu'on lui épargne les grâces qu'elle demande avec une avidité immodérée. On a beau lui dire : — attendez, — elle ne veut pas attendre. Elle se précipite, elle veut saisir Dieu de ses deux bras, pour qu'il soit tout à elle, et nous ne pouvons mieux la dépeindre qu'en la comparant à ces serviteurs trop empressés qui, honorés d'un sourire de leur maître, prennent la liberté de l'accabler de leurs caresses indiscrètes.

A-t-elle reçu quelque grâce, quelque consolation intérieure, quelque chose qui ressemble à une faveur de Dieu : sa joie déborde, elle est triomphante. Ce n'est pas un « *Domine non sum dignus* » qu'elle récite du fond du cœur, mais une sorte de cri qu'elle pousse et qu'on pourrait traduire par : « Ah ! enfin !... » Elle attendait cela. La voilà contente ; si contente, qu'elle oublie presque, dans le don qui lui est fait, celui dont elle le tient. Au lieu de rendre

grâces, elle attend autre chose, comme si tout était dû au désir qu'elle éprouve de tout recevoir.

Elle n'ignore pas tout à fait que Dieu donne sa grâce aux humbles. Vous l'entendez souvent protester de son indignité. Elle se fera petite, aussi petite que possible ; mais en paroles, cela ne coûte rien. Son esprit demeure toujours tendu vers les grandeurs spirituelles qu'elle convoite avec un appétit déréglé. Quand elle s'humilie et qu'elle s'appelle misérable, c'est dans l'espérance qu'on flattera son amour-propre par une bienveillante contradiction. Croyez-la sur parole, vous la blesserez, et quelquefois même, vous la mettrez en fureur. Elle n'aura pas assez de langue pour raconter votre sottise et votre ineptie.

Elle est aussi adroite qu'empressée à se justifier de tout reproche qui lui paraît fâcheux. Si vous lui faites remarquer sa susceptibilité, — c'est, à son avis, une délicate sensibilité ; son entêtement, — c'est de la force de caractère ;

son insolence, — c'est de la franchise ; sa mollesse, — c'est de la douceur ; le désordre de ses affections, — c'est de la tendresse de cœur ; — et le reste. Tous ses défauts sont habillés et parés par son amour-propre, avec une certaine décence et recherche qui les rend méconnaissables.

Mais ce qui nous semble beaucoup plus regrettable, c'est que la fausse dévotion oublie le conseil de la sagesse : « *Sacramentum regis abscondere bonum est;* Il est bon de cacher le mystère du Roi des rois, » et se laisse aller à l'indiscrétion vaniteuse. Chose heureusement rare, et fâcheuse extrémité de l'orgueil spirituel ! il arrive que telle personne ne craint pas de livrer avec empressement à tout le monde, les secrets les plus délicats de sa vie religieuse. Sans doute, elle n'embouche pas la trompette, comme les pharisiens ; elle ne déclame pas, sur la place publique, une apologie de ses vertus : mais, pour être moins grossière, elle n'en arrive pas moins à ses fins, c'est-à-

dire à la divulgation, à la publicité de ce qu'elle est et de ce qu'elle fait.

Elle prodigue les confidences. Elle dit à tout le monde, pas à la fois, mais petit à petit : — Écoutez, que je vous apprenne un grand secret. Tel jour et à telle heure, j'ai senti devant le Saint-Sacrement comme un feu mystérieux qui fondait mon cœur; j'ai entendu comme une voix qui me parlait. Pendant mon oraison j'ai cru voir Notre-Seigneur à mes côtés. Ah! j'ai versé de bien douces larmes! En vérité, Dieu me comble malgré mon indignité. Mais n'en parlez à personne. — Ou bien : — J'ai le bonheur de pouvoir prier pendant de longues heures. Mon confesseur a la bonté de m'entendre longtemps, bien longtemps, et encore il ne m'est pas possible de lui dire tout ce qui se passe en moi. — Il m'a permis de faire des pénitences extraordinaires. Le croiriez-vous, j'ai porté un cilice; oh! cela fait bien mal, mais la grâce de Dieu est si forte! — Je communie fréquemment et

toujours avec un nouveau charme. Je récite l'office de la Sainte-Vierge, de Saint-Joseph, du Saint-Sacrement; enfin je ne puis plus suffire. — N'en dites rien à personne. — Et la fausse dévote accomplit ainsi, dans un temps donné, un petit pélerinage de confidences qu'elle a eu soin de placer dans des endroits bien ouverts; de telle sorte que, au bout de quelques semaines, elle a mis à la porte de sa vie une enseigne où tout le monde peut lire : Aux faveurs célestes! aux consolations spirituelles! à la vraie pénitence! à la fréquente communion! — Cette comédie est ridicule au possible; cependant, qui n'en serait profondément attristé, en songeant que toutes les âmes vraiment pieuses en pâtissent, et que la salutaire influence de leur vertu peut en être diminuée.

Si facile à se réjouir pour elle-même, la fausse dévote n'éprouve plus le même sentiment quand il s'agit des autres. Elle est jalouse de l'intérêt qu'on leur porte. Elle s'afflige des grâces qui tombent ailleurs que dans son

âme, et, sous de doucereuses félicitations, elle cache une basse envie. Elle adresse à Dieu, à son cœur, et quelquefois à tout le monde des *pourquoi* sans fin. Elle en revient toujours à des comparaisons qui la blessent, quand elle ne les croit pas en sa faveur. Au lieu d'être encouragée par le bien qu'elle ne fait pas, elle y voit une injure et une défaite qui l'aigrissent et la poussent à des dénigrements. Mais nous reviendrons sur ce point ; hâtons-nous de donner un dernier coup de crayon.

Orgueilleuse dans ses rapports avec Dieu, la fausse dévote ne l'est pas moins dans ses rapports avec le prochain. Abusée par ses désirs ou par les pratiques extérieures qu'elle multiplie avec intempérance, il lui arrive parfois de se croire douée d'une sorte d'impeccabilité. Les avertissements les plus charitables l'irritent, les reproches la mettent hors d'elle-même, les injures lui font au cœur d'incurables blessures. Ses susceptibilités, ses ripostes aigres et violentes, ses rancunes sont connues de

tout le monde. Elle n'en continue pas moins d'être âpre au service de Dieu et aux pratiques de dévotion, perpétuant ainsi un scandale qui nous déshonore et nous compromet.

Les faveurs de Dieu, qu'on le sache bien, sont incompatibles avec de pareils défauts. Que dis-je? non-seulement Dieu refuse ses faveurs aux orgueilleux désirs, aux vaines complaisances, aux abaissements mensongers, aux ridicules vanteries, aux tristesses jalouses de la fausse dévotion ; mais qui sait si sa justice ne lui prépare pas dans l'ombre un coup terrible? S'il ne frappe pas, de ses mains très-saintes, il peut, par un simple abandon, ne laisser à la fausse dévote que l'appui de ses propres forces, et alors on l'entendra gémir dans des abîmes de péché, où une chute lamentable l'aura précipitée. Que Dieu nous préserve d'un pareil malheur et que sa sainte grâce nous maintienne toujours dans un salutaire abaissement!

LA VRAIE DÉVOTION

EST GÉNÉREUSE

LA FAUSSE DÉVOTION

EST ÉGOÏSTE

IV

LA VRAIE DÉVOTION EST GÉNÉREUSE
LA FAUSSE DÉVOTION EST ÉGOÏSTE

Nous avons énoncé plus haut un principe qui doit nous servir à faire ressortir un nouveau caractère de la vraie et de la fausse dévotion.

Le souverain bien, avons-nous dit, aime a se répandre, à se communiquer : « *Summum bonum est sui diffusivum.* » Or, le souverain bien, c'est Dieu dont la nature infinie ne peut subsister qu'autant qu'elle réunit en elle toutes

les perfections imaginables; perfections sans origine, sans rivages et sans déclin.

Éternellement et souverainement parfait, Dieu se contemple, et cette contemplation le remplit d'une joie inexprimable, qui suffit à son bonheur. Sans se faire injure, il peut retenir dans son sein tous les êtres qu'il y voit à l'état idéal; s'il les produit, il n'accroît pas son être, il ne multiplie pas sa vie, il n'ajoute pas la plus petite goutte à sa félicité. — Cependant Dieu produit au dehors. Le bien qu'il contient tout entier dans son sein immense, il le répand, il le distribue, il en fait à des êtres qui ne l'ont pas demandé, de perpétuelles communications. Cet océan de l'être, de la vie, de la perfection, est sans cesse occupé à envoyer l'être, la vie, la perfection, par ces milliers de canaux dont les croisements infinis forment le monde, comme notre océan terrestre est sans cesse occupé à envoyer ses eaux aux torrents, aux fleuves, aux rivières, aux ruisseaux qui sillonnent la surface du globe. Si l'océan retenait,

dans ses profondes entrailles, tous les flots qui s'y agitent et s'y mêlent par un perpétuel mouvement, la course des eaux qui vivifient la terre serait suspendue, les vallées affligées se dépouilleraient de leurs beautés, et la mort répondrait, comme un écho, à l'immobilité égoïste des abîmes. Mais, constamment sollicitées par les rayons ardents du soleil, les mers se laissent arracher, en vapeurs légères, leurs ondes généreuses; portés par des vents propices, ces lacs mobiles se promènent dans les hautes régions de l'atmosphère, jusqu'à ce que la terre les appelle; ils tombent sur ses flancs desséchés, l'abreuvent, la pénètrent, et reprennent leurs pentes vers les lieux d'où ils sont sortis.

Ainsi en est-il de Dieu, océan du souverain bien. S'il se concentrait en lui-même, tout être se sentirait tomber au néant; mais constamment sollicité par les rayons ardents de son amour, il répand le bien qui est en lui. Tous les êtres s'en abreuvent et le lui retournent

par les pentes qu'il leur a données vers sa perfection infinie.

« *Summum bonum est sui diffusivum.* Le souverain bien aime à se répandre. » Comme ce principe est vrai ! il suffit d'ouvrir les yeux pour en découvrir partout et à chaque instant la vivante application.

Dieu est le principe de tous les biens ; conséquemment le principe de la dévotion et des grâces qui y sont attachées. Mais, en même temps qu'il est principe, il est type, en vertu de l'inclination qui le porte à se répandre. En donnant quelque chose de sa perfection, il imprime aux êtres un mouvement par lequel leur perfection communiquée cherche à se donner elle-même. Il forme, dans toute nature créée, des habitudes généreuses. Combien plus dans les natures qu'il a sanctifiées par la grâce et qui tendent davantage à se rapprocher de lui !

C'est en conséquence du mouvement que Dieu lui imprime et sur le mouvement typique des communications divines, que la vraie et vi-

vante dévotion se forme, dans ses habitudes de générosité.

Elle est généreuse. C'est un de ses plus remarquables caractères; il se recommande particulièrement à notre attention.

Dieu se donnant à elle, l'âme dévote se sent pressée de se donner à Dieu : c'est son premier mouvement. Elle se donne, non-seulement par certains actes spécifiquement déterminés et classés d'avance, mais elle se donne tout entière. Elle offre le meilleur d'elle-même. Elle l'offre, non-seulement de bouche, ne se contentant pas de dire : « Seigneur, je suis à vous, Seigneur, prenez-moi ; » mais elle l'offre effectivement par un perpétuel sacrifice d'elle-même par une constante mortification de toute recherche et de toute satisfaction dans laquelle Dieu ne se retrouverait pas.

Elle offre son imagination, son cœur, ses sens.

Tous les fantômes dont la présence importune éloigne le souvenir de Dieu, toutes les

images qui passent et repassent dans cet endroit mystérieux qui confine les convoitises, images dont le jeu séduisant sollicite les appétits de la nature, — elle les prévient par la vigilance, elle les éloigne par des préoccupations saintes; elle s'efforce de leur substituer les pieuses représentations des mystères dans lesquels elle rencontre celui qu'elle cherche et à qui elle veut appartenir sans partage.

Toutes les affections qui amollissent le cœur et lui préparent des jalousies, des surprises, des déceptions, des tristesses, des découragements, elle les immole. Toutes les attaches secrètes, qui entravent le libre mouvement de l'amour vers celui qui est tout amour, elle les rompt. Elle dit, avec saint François de Sales : « Si je voyais dans mon cœur un petit fil qui ne fût de Dieu, à Dieu, pour Dieu, je l'arracherais tout de suite. » Elle s'applique à ne plus aimer ni rien, ni personne, que dans celui qu'il faut aimer par-dessus tout.

Elle ferme les portes fatales par où le péché

entre dans l'âme afin d'y prendre une place qui n'est due qu'à Dieu. Elle est discrète dans ses démarches, modeste dans ses regards, réservée dans ses conversations. Elle réprouve ces plaisirs trop doux à la nature, où la sensualité cherche à se satisfaire.

Afin de couronner le complet sacrifice de la nature, elle ne craint pas de se condamner à des privations qui semblent n'être pas rigoureusement commandées par le désordre des appétits. Elle s'abstient dans les choses permises, elle se soustrait même quelque chose du nécessaire. Persuadée que tout progrès dans la vie spirituelle dépend de la violence qu'on se fait en toute chose, selon la pensée de l'*Imitation* [1], elle ne s'accorde rien que ce qu'il faut : encore n'est-ce pas à elle qu'elle l'accorde mais à Dieu qui la possède, parce qu'elle s'est donnée à lui sans réserve. La mesure de sa générosité, c'est le Crucifix qu'elle adore et

[1] « In tantum proficies in quantum tibi vim intuleris. » *Imitation*. Liv. I, chap. xxv.

qu'elle couvre de ses tendres baisers. Elle y voit son Dieu immolé, elle voudrait s'immoler elle-même. Elle a soif de pénitence et de mortification, et facilement elle comprend les héroïques cruautés des saints qui, pour l'expiation du péché et le salut du monde, ont uni leur sang répandu au sang du Rédempteur. Excitée et soutenue par la grâce de Dieu, elle se condamne à ces libres supplices que le monde ne comprend plus, parce que sa vie sensuelle l'éloigne chaque jour de plus en plus du mystère de la Croix. Enfin elle a, comme le Dieu qui s'est donné jusqu'à la mort, un calvaire où elle se donne elle-même par un perpétuel sacrifice.

Telle est la générosité de la vraie dévotion à l'égard de Dieu. Pour lui, elle se refuse tout, tant elle a peur de se rechercher dans ce qu'elle se donne. Pour lui, elle n'épargne rien, tant elle l'estime digne de tous les sacrifices. Elle répond au mouvement par lequel Dieu se communique à elle. en répandant en lui tout

le bien qu'elle en a reçu. Il se fait entre elle et Dieu comme un échange de vie. Morte à la nature, la vie de l'âme dévote est cachée en Dieu[1]. Elle peut dire en toute vérité : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Dieu qui vit en moi[2]. »

Ne croyons pas cependant que la générosité de la vraie dévotion se réduise à ce mouvement qui donne tout à Dieu. L'âme vraiment dévote prend, dans ses rapports avec les autres, les habitudes de celui qui la possède. Comme il aime à se répandre, elle aussi aime à se répandre. Elle cherche à communiquer ses dons, elle désire que tous participent aux biens dont elle est remplie. Elle n'en tire pas vanité, elle ne s'en glorifie pas, ainsi que nous l'avons déjà remarqué; mais, en rendant à Dieu d'humbles actions de grâces, elle lui demande une effusion générale de tous ses bienfaits. Non-seule-

1. « Mortui estis et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. » Épître aux Colossiens, chap. III, v. 3.

2. « Vivo jàm non ego, vivit vero in me Christus. » Épitre aux Galates, chap. III, v. 20.

ment elle s'applique avec une parfaite abnégation d'elle-même aux œuvres de bienfaisance qui ont pour but de soulager les misères extérieures, y dépensant son temps, son argent et toutes les tendres délicatesses de son cœur; mais elle veut, avant toutes choses, l'expansion du plus grand de tous les biens, la grâce de Dieu. Il lui plairait que tous les hommes fussent bons, pieux et saints. Si elle pouvait faire passer en eux les sentiments qui l'animent, les prendre dans les bras de son amour et les offrir à Dieu dans un même sacrifice, ce serait pour elle le plus grand des bonheurs. Écoutez-la : quelles bonnes paroles s'échappent de sa bouche, quand elle veut toucher les cœurs ! Entrez dans sa vie intime : que de prières elle répand dans le sein de Dieu, afin d'obtenir des grâces ! Comme elle s'afflige de l'infidélité et de l'ingratitude des pécheurs ! Comme elle s'inquiète des imperfections des âmes justes ! Comme elle appelle par soupirs, gémissements, larmes et douleurs. Dieu au se-

cours de toutes les âmes dont elle veut le salut et la perfection ! Sans qu'on s'en doute, elle est apôtre, et l'Église lui doit plus de grâces qu'à ceux qui ont pour mission de toucher les cœurs par la prédication, et de les diriger par leurs conseils.

Mêlée à la vie de tous par les secrètes influences de sa charité généreuse, elle semble s'en séparer par le complet effacement de sa vie extérieure. Partout où on la rencontre, on la voit se sacrifier à la paix, au bien-être, à l'avantage des autres. Enfin elle répand tout le bien qui est en elle, parce que le souverain bien s'est communiqué à elle. Toute sa vie est l'application de ce principe, qui convient à Dieu le type de toute perfection : « *Summum bonum est sui diffusivum.* Le souverain bien aime à se répandre. »

La fausse dévotion part du même principe, mais elle l'applique diversement, comme nous l'allons voir. Son caractère c'est l'égoïsme.

Puisque Dieu se donne, pourquoi se tourmenter ? Il s'agit purement et simplement de recevoir. Ou plutôt, la fausse dévotion croit se donner assez par les actes extérieurs qu'elle accomplit et dont elle a fait une part déterminée. Ses prières, ses lectures, ses génuflexions, ses visites à l'église, ses confessions, ses communions, voilà la part de Dieu. Si elle y demeure extérieurement fidèle, elle se croira suffisamment généreuse, quand elle aura répandu des flots de paroles et de sentiments tumultueux, dans lesquels il lui semble laisser échapper toute sa vie; mais au fond elle se possède tout entière.

La fausse dévotion est pleine de passions. Non pas de passions honteuses qui déshonorent et avilissent, de ces passions qu'on ne rencontre que chez ceux qui vivent dans le plus complet oubli de Dieu; mais de ces petites passions que l'amour-propre protége et que l'on croit pouvoir satisfaire avec une sécurité d'autant plus grande, qu'on les a mises sous la garde

sacrée de ses exercices religieux, et que, par les habitudes extérieures d'une apparente piété, on leur a donné une sorte d'onction sainte.

Le *moi* vit donc tout entier, dans les entrailles de la fausse dévote, et sa présence se trahit par une sorte d'horreur pour la véritable mortification. Entendons-le bien, il s'agit de la véritable mortification, telle que nous l'avons dépeinte tout à l'heure; car la fausse dévote se livre volontiers à certains actes extraordinaires de pénitence qui la séduisent et l'abusent. Jeûnes, haire, cilice, disciplines, toutes choses excellentes quand elles sont prises avec humilité et pour représenter les immolations de Jésus-Christ dans sa chair adorable, la fausse dévote les convoite avec ardeur et les demande avec instance. On pourrait croire à son courage et à sa générosité; mais malheur à elle, si elle ne rencontre pas un directeur clairvoyant qui sache lire dans le fond de ses dispositions.

C'est là que se cachent toutes les petites lâ-

chetés de son égoïsme. C'est là qu'on découvre l'immortification en permanence. — Dans l'imagination, des rêveries dangereuses et malsaines dont la trame est à peine interrompue, quand il s'agit d'entrer en rapport avec Dieu et de converser avec lui. — Dans le cœur, de vaines complaisances, de secrètes adulations, des affections molles et déréglées qui préoccupent, inquiètent, absorbent, troublent, divisent. — Dans les sens, mille délicatesses, mille recherches d'aises ou de bien-être. Jamais de vigilance, très-peu de retenue, si ce n'est sur la limite extrême où l'âme est en péril de fautes graves. La fausse dévotion en appelle aux actes particuliers de pénitence et de mortification qu'elle accomplit selon ses caprices; mais ces actes, n'étant point accompagnés d'intentions pures et élevées, ne sont que les fausses apparences de faux sacrifices. En somme, la fausse dévote n'est pas généreuse envers Dieu.

Pareillement, elle n'est pas généreuse à l'égard du prochain. Son *moi* terrible l'occupe à

tel point, qu'elle n'a ni le temps, ni la volonté de songer aux autres. Dans les œuvres de charité, qu'elle prodigue quelquefois, elle recherche plus la gloire que l'efficacité du bienfait, et ne se tient pour satisfaite qu'autant que ses largesses lui reviennent en louanges et honneurs. Semblable à l'avare, qui compte ses trésors entassés et passe ses mains frémissantes dans les flots d'or qu'il tient sous une triple serrure, elle compte ses prières et ses œuvres pies, elle en jouit à son aise, en songeant que tout cela vient d'elle, que tout cela est pour elle. Son égoïsme spirituel se traduit par cette phrase stéréotypée que tout le monde connaît : « Ah ! il est si difficile de faire son salut ! J'ai bien assez de penser à moi ! » Aussi, n'ayez peur, elle ne s'oubliera pas un seul instant. Même lorsqu'elle manifestera un certain empressement pour les autres, c'est elle encore qu'elle recherchera ; c'est elle qu'elle retrouvera à la fin des prières qu'elle récite, des messes qu'elle entend et des communions qu'elle fait

5.

pour le salut des pauvres âmes. Dans le bien qu'elle semble répandre autour d'elle, elle fait sa moisson de vaine gloire, et dans le mouvement qui paraissait parti d'un principe généreux, le *moi* se retrouve toujours.

Autant la vraie dévotion, dans la vie extérieure, est prête à s'effacer et à se sacrifier, autant la fausse dévotion est prête à paraître et à s'imposer. Elle est remarquable par ses accaparements de toutes sortes. Elle a ses heures : il faut qu'on les respecte, dût-elle gêner dix personnes à la fois. Elle a son confesseur : elle voudrait accaparer son ministère. Malheur à lui s'il oublie, en servant une autre âme, qu'elle est là et qu'elle attend ; malheur à lui s'il refuse à sa loquacité la demi-heure ou les trois quarts d'heure d'attention qu'elle réclame. Un orage se prépare, et le moindre inconvénient qu'on puisse craindre, c'est de s'entendre traiter d'homme insensible aux charmes de la vertu, de prêtre indifférent à la perfection des âmes, de ministre partial de la

justice et de la grâce divines. La fausse dévotion a ses livres : n'y touchez pas. Elle a sa place : ne la prenez pas, même par mégarde ; elle ne sait pas s'en priver, pour le bon ordre et la paix du lieu saint. Cette place est à elle; elle l'a choisie bien située, bien avantageuse, afin qu'elle puisse voir à son aise *son* Saint-Sacrement, et entendre à pleines oreilles *son* sermon; elle la recherche avec inquiétude, elle la réclame avec hauteur; — c'est sa propriété! — Que de petitesses, que de mesquines actions nous pourrions signaler encore qui n'ajouteraient rien à cette vérité : la fausse dévotion est égoïste.

Autour de cet égoïsme tout est stérile, ou plutôt tout est gâté. La fausse dévotion perd une partie de ses prières et de ses bonnes œuvres, en les retenant, avec avarice, dans les étroites limites de sa propre vie; tandis que la vraie dévotion, ouverte comme le sein de Dieu, s'enrichit de mérites et convertit silencieusement, par son mystérieux apostolat, les

âmes pécheresses et imparfaites Le *moi* de la fausse dévote scandalise les âmes faibles, jus qu'à leur faire douter de la piété; tandis que la vraie dévotion relève et féconde toutes les âmes, qu'elle approche par ses salutaires influences.

Ne quittons pas des yeux ces deux portraits sans rentrer en nous-mêmes, ni sans dire à Dieu, du fond d'un cœur sincère et dévoué, ces belles paroles de l'*Imitation* : « Seigneur ! source d'amour éternel, tout ce que j'ai est à vous. Le service même que je vous rends est votre bien. Et, cependant, par un renversement admirable, je vous sers beaucoup moins que vous ne me servez. Voilà le ciel et la terre que vous avez créés pour le service de l'homme; ils sont toujours prêts et accomplissent, chaque jour, les ordres que vous leur avez donnés. C'est trop peu : vos anges eux-êmes, vous les avez destinés, par une disposition providentielle, à être les ministres de l'humanité Mais ce qui surpasse tout, c'est que vous ayez daigné vous faire le serviteur de

l'homme et lui promettre de vous donner à lui.

« Que vous rendrai-je pour ces milliers de biens ? Que ne puis-je vous servir tous les jours de ma vie ! Au moins que ne puis-je employer un jour, un jour tout entier à votre unique service..... O mon Seigneur et mon Dieu, je le veux ainsi, je le désire ainsi, daignez suppléer à ce qui me manque pour mettre en œuvre ce dessein..... »

« C'est un grand honneur et une grande gloire de vous servir, et de tout mépriser pour vous..... Grande grâce, suaves consolations de l'Esprit-Saint, grande liberté du cœur : c'est la récompense de ceux qui ont renoncé, pour vous, à tout plaisir sensuel, et rejeté toute sollicitude mondaine, afin d'entrer dans la voie étroite. »

« O glorieuse et douce servitude de Dieu !... O servitude digne d'être embrassée et souhaitée à toujours [1]. »

1. *Imitation*. Liv. III, chap. x.

LA VRAIE DÉVOTION

EST BIENVEILLANTE ET MISÉRICORDIEUSE

LA FAUSSE DÉVOTION

EST MALVEILLANTE ET IMPITOYABLE

V

LA VRAIE DÉVOTION EST BIENVEILLANTE ET MISÉRICORDIEUSE LA FAUSSE DÉVOTION EST MALVEILLANTE ET IMPITOYABLE

C'est encore le cœur de la vraie et de la fausse dévotes que nous allons peindre. L'une est bienveillante et miséricordieuse, l'autre est malveillante et impitoyable.

La bienveillance, dans le sens propre du mot, est une disposition du cœur qui nous porte à vouloir le bien d'autrui; et, alors, elle peut être considérée comme le principe de la générosité, dont nous parlions précédemment.

Mais ce n'est pas ainsi que nous l'entendons. Nous nous servons de ce mot ***bienveillance*** à défaut d'un autre, vainement cherché dans notre vocabulaire, et qui serait *bienvoyance*, ou disposition qui nous porte à voir le bien partout. La vraie dévotion est *bienvoyante;* c'est-à-dire qu'elle est plus facilement portée à croire au bien qu'au mal; que la première chose qui la frappe, c'est le bien; que ce qu'elle recherche, dans tous ceux avec qui elle est en rapport, c'est le bien; que ce qu'elle s'applique à faire ressortir, dans sa propre estime et dans l'estime d'autrui, c'est le bien; que ce dont elle parle plus volontiers, c'est le bien. Elle aime à le louer; mais sincère autant que désintéressée dans la louange, elle sait donner aux bonnes qualités et aux bonnes actions toute leur splendeur, et éviter, avec un art délicat, l'écueil de la flatterie.

Elle aime mieux être trompée et demeurer victime de sa trop grande confiance, que de s'exposer à blesser, par des soupçons ou des juge-

ments précipités, la charité qu'elle nourrit dans son cœur pour tout le monde, même pour ceux qu'elle ne connaît pas. Aussi, comme elle est prudente et sage, dès qu'il s'agit de se faire une opinion sur quelqu'un! elle ne s'y résout que lorsqu'elle y est poussée par une impérieuse nécessité. Elle préfère s'arrêter à des apparences favorables, plutôt que de prolonger au delà des investigations qui la désabuseraient. — L'âme humaine est un monde où se cachent tant de petitesses et de vilainies! Pourquoi, si rien ne nous y contraint, irions-nous y chercher des tristesses et des déceptions, par des explorations maladroites? Restons aux portes de ce mystère vivant, et, tant que nous le pourrons, n'en voyons que les aspects consolants. — Ainsi raisonne l'âme vraiment dévote, et difficilement elle est troublée dans la bonne opinion qu'elle se forme du prochain.

Ce n'est pas qu'elle soit plus simple qu'une autre et qu'elle s'aveugle sur les misères de notre pauvre nature. Elle les connaît, parce qu'ell

se connaît elle-même. Le regard investigateur qu'elle plonge en ses propres profondeurs, lui révèle des abîmes d'imperfections et d'impuissance, dont elle profite pour gémir devant Dieu et compatir aux imperfections et aux impuissances d'autrui. Elle est miséricordieuse, et elle s'applique à chaque instant ces graves conseils du livre de l'*Imitation :* « Supporte avec patience les défauts du prochain et ses nombreuses infirmités, puisqu'il y a en toi tant de choses que les autres doivent supporter. Si tu ne peux pas ce que tu veux, comment pourras-tu faire que les autres se changent à ton bon plaisir [1] ? » — N'est-il pas vrai que, malgré nos efforts multipliés, nous restons longtemps dans le même état ? Nous n'avons donc pas le droit d'exiger que les autres nous préviennent, par des transformations plus promptes et plus complètes. — N'est-ce pas avec peine que nous supportons le joug de la

1. *Imitation*. Liv. I chap. XVI.

loi de Dieu? Nous n'avons donc pas le droit de le faire peser durement sur les épaules du prochain. — N'aimons-nous pas que notre vie soit au large dans ses mouvements? Nous n'avons donc pas le droit d'emprisonner celle des autres dans nos étroites exigences. — Ne souffrons-nous pas difficilement la correction ? Nous n'avons donc pas le droit de souhaiter qu'on reprenne les autres avec rigueur. — La miséricorde ! voilà la vertu d'un cœur rempli d'une vraie dévotion.

La vraie dévotion compatit à la misère et à l'infirmité spirituelle du prochain; mais quand cette misère et cette infirmité se traduisent par des fautes, ne doit-elle pas être sévère ? Sans doute, elle est sévère pour le mal, elle le réprouve, parce qu'il déplaît à Dieu; mais elle entoure celui qui fait le mal d'une religieuse compassion. Elle s'afflige comme si, elle-même, elle avait eu le malheur de tomber. Elle pleure sur l'âme du pécheur, comme elle pleurerait sur les plus grandes infortunes; elle crie misé-

ricorde, elle demande pardon, elle devient tendre comme une mère pour son fils malade. On dirait que le péché a l'étrange pouvoir de lui faire aimer davantage ceux pour qui elle avait déjà des entrailles de charité.

Mais cette affliction de l'âme dévote est toute en elle-même; c'est son secret. En la montrant au dehors, elle révèlerait les fautes de ses frères, et son plus grand soin est de les tenir cachées. Elle n'en parle qu'à Dieu, dans les prières ferventes qu'elle lui adresse. Pour tout le monde, elle les couvre du voile impénétrable de sa discrétion. Jamais vous ne lui entendrez dire une parole, jamais vous ne lui verrez faire un signe, d'où l'on puisse supposer qu'elle possède le douloureux secret d'un cœur. La bonne opinion du monde, le bien de la vie publique lui paraissent préférables au soulagement qu'elle éprouverait, si elle pouvait faire des confidences, même à des cœurs fermés comme le sien.

Est-il impossible de cacher le mal? parvient-

il à la connaissance du monde par des révélations imprudentes et coupables, ou par des accidents qu'on ne peut prévenir? la miséricorde de la vraie dévote n'est pas épuisée. Elle tient en réserve des excuses et de bénignes interprétations. — Telle personne a commis une faute; mais est-elle aussi grave qu'on la représente ? — Doit-on s'en rapporter au bruit public, si facilement exagéré par la légèreté et la malignité des hommes ? Ce qui nous paraît monstrueux n'est peut-être rien ; ce qui semble un crime peut bien n'être qu'une imprudence. — Telle personne est coupable, mais aussi dans quelles circonstances était-elle placée? Que d'embûches et de périls autour de sa vie ! Quelle force il lui fallait pour résister aux tentations qui l'ont fait succomber ! Avait-elle les grâces surabondantes qui nous préservent? Et nous-mêmes, ne sommes-nous pas tous fragiles et misérables? Ce qu'est devenu un de nos frères, qui nous dit que nous ne le deviendrons pas demain, et peut-être

tout à l'heure? Est-ce bien la peine d'aggraver le malheur de celui qui est tombé, par des mépris qui nous révolteraient si nous en étions l'objet ?

Tel est le langage miséricordieux de la vraie dévotion, lorsque, par des entraînements auxquels il est impossible de résister, elle se trouve mêlée aux conversations intempérantes qui livrent à la curiosité publique la réputation du prochain.

Mais, où la miséricorde de la vraie dévote est plus merveilleuse encore, c'est lorsque le mal commis par les autres devient, par l'injure et l'injustice, son propre mal.

On l'a blessée, quelquefois, dans son bien le plus cher, et à l'endroit le plus délicat de son cœur. Son premier mouvement est de repousser les coups dont elle est victime ; ainsi le veut la nature. Mais, aussitôt, la grâce triomphe et nous fait voir un prodige auquel on reconnaît, sans obscurité, une âme toute à Dieu : c'est le prodige du pardon. Ce n'est pas

en vain que la vraie dévote s'est donnée à Dieu. Elle a pris de lui cette sublime passion qui fait compatir même à ceux de qui on reçoit l'injure. Elle a cueilli aux lèvres sanglantes du Sauveur les paroles adorables qui appelaient des bénédictions sur la tête des bourreaux. Elle pardonne sincèrement, entièrement et pour toujours. Touchez son cœur : l'émotion qui le fait battre n'est pas celle de la haine et de la vengeance, mais celle de l'amour vainqueur de toutes les impétuosités de la nature. Goûtez ses larmes : elles n'ont pas l'amertume du fiel, mais la douceur d'une bénigne compassion Celui qui l'a blessée peut s'approcher d'elle ; à la sérénité de son visage, à la suave tranquillité de ses paroles, il reconnaîtra bien vite que tout est oublié. Peut-être n'aura-t-il pas la peine de se déplacer ; la vraie dévote trouvera dans son cœur assez de force pour aller au-devant de lui et lui dire : Mon frère, je te pardonne.

S'affliger du mal, le cacher, l'excuser, le pardonner : telle est la miséricorde de la vraie

dévotion. *Bienveillance* et *miséricorde*, voilà le beau côté de la médaille. Il est temps d'en étudier le revers.

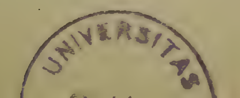
Et d'abord, la fausse dévotion est malveillante : non pas au sens propre de ce mot qui supposerait qu'elle veut, de propos délibéré, le mal d'autrui ; mais en prenant le contre-pied de ce que nous avons dit plus haut, elle est malveillante, comme qui dirait *malvoyante*, en ce sens qu'elle est disposée à voir le mal partout.

D'où cela vient-il ? — On le devine aisément. Portée à l'estime d'elle-même, jalouse des dons de Dieu, concentrée dans sa petite personne, la fausse dévote croit difficilement qu'on puisse mieux valoir qu'elle. Quand le bien est tellement évident que tout le monde en parle, elle se tait, et son silence pincé ressemble à un démenti ; ou bien, comme dit un vieil auteur, elle ne laisse échapper que des louanges maigres et chétives, au bout des-

quelles il y a toujours quelque réticence cruelle ou quelque perfide insinuation.

Elle a peur d'être diminuée par les bonnes qualités et les saintes dispositions qu'elle verrait dans les autres; c'est pourquoi elle n'a d'yeux que pour les défauts, les travers, les imperfections et les fautes du prochain. C'est ce qui la frappe au premier regard, c'est ce qu'elle s'applique à faire ressortir. Une action est-elle douteuse, elle en voit tout de suite le mauvais côté. Il suffit d'avoir une tache pour être souillé à ses yeux des pieds jusqu'à la tête. Si les actes sont irréprochables, elle accuse les intentions. Elle ne redoute ni les jugements téméraires, ni les suppositions hasardées ; c'est le pain quotidien de son esprit hargneux et tracassier. « Elle est agitée de soupçons, dit le pieux auteur de l'Imitation, et, jamais en repos, elle ne laisse pas se reposer les autres[1]. » Bien loin de se retenir dans ses explorations sur le caractère, les penchants et les habitudes d'au-

1. *Imitation.* Liv. II, chap. III



trui, elle pousse en avant, avec l'intrépidité d'un homme qui a juré de découvrir un nouveau monde.

Au service de sa malveillance, elle apporte une insatiable curiosité. Elle sait tout, elle est avertie de tout ; à la maison comme à l'église, rien ne se passe qu'elle n'en ait connaissance. A l'église surtout, qu'elle considère comme son *chez soi*, elle ne laisse échapper aucune inconvenance de mise, de démarche ou de tenue. C'est vrai pourtant qu'elle se tient à sa place, qu'elle a les yeux sur son livre ; et cependant c'est vrai aussi que, du haut en bas de la nef, rien ne lui échappe. Avez-vous vu, suspendues aux branches d'un arbre, ces toiles aériennes dans lesquelles se jouent les rayons du soleil ? Au milieu se tapit un animal velu qu'à son immobilité on croirait mort ; mais qu'un insecte imprudent vienne heurter les fils qu'il a tendus, aussitôt l'araignée se dresse sur ses pattes, et, de ses deux gros yeux, regarde s'il n'y a pas une proie à manger. Voilà

la fausse dévote. Araignée de la maison de Dieu, elle y tend ses fils imperceptibles. Si par mégarde ou de propos délibéré, vous avez offensé dans vos vêtements la simplicité chrétienne, s'il vous échappe une parole ou un regard indiscret, si vous n'avez pas la modestie et la pieuse réserve qui conviennent au saint lieu, et que sais-je encore ? elle en est avertie, fussiez-vous à la porte et elle au sanctuaire.

Malveillante à ce point, comment la fausse dévote serait-elle miséricordieuse? — Elle ne se voit pas, elle ne connaît pas ce fonds de misère que recèle toute humaine nature, habituée qu'elle est à se laisser séduire par ses extériorités religieuses. C'est pourquoi, en bonne pharisienne qu'elle est, elle se montre impitoyable, quand il s'agit d'appliquer aux autres la loi de Dieu. Cependant le livre de l'Imitation, qu'elle porte constamment dans sa poche et dont il faut croire qu'elle lit tous les jours quelques lignes, dit, au chapitre troisième du livre deuxième : « L'âme passionnée considère ce

que les autres sont tenus de faire et elle néglige ce à quoi elle est obligée; ayez donc d'abord du zèle pour vous-même, et après cela vous pourrez en avoir pour le prochain. » Mais ou l'Imitation a mal dit, ou la fausse dévote ne l'a pas comprise, ou mieux encore, le *Targum*, c'est-à-dire le livre des interprétations qu'elle a écrit dans son cœur austère, lui impose une autre conduite. Donc, pour les faiblesses et les misères de la nature, la fausse dévote est sans pitié. Elle ne voit que la loi, le devoir dans leurs strictes rigueurs. Est-elle maîtresse de maison ? vite la loi et le devoir sur les épaules des domestiques. Ces gens-là n'ont jamais assez de respect, assez de prévenances pour leurs maîtres ; jamais assez de probité, jamais assez de fidélité, jamais assez de courage. La fausse dévote est-elle au service des autres ? vite la foi et le devoir sur les épaules des maîtres. Cette race superbe n'est jamais satisfaite des peines qu'on se donne pour elle, jamais assez généreuse dans les récompenses qu'elle daigne

accorder, jamais assez aimable pour les pauvres gens qui s'humilient devant elle. Enfin la fausse dévote voit partout des manquements, des dérèglements, des abus. Et, sans tenir compte de la fragilité naturelle à l'homme, elle arrive, avec sa mesure étroite et inflexible, décidée à y étouffer, s'il le faut, la vie du prochain. O pharisienne !

Voit-elle se commettre une faute sous ses yeux, — une de ces grosses fautes qui arrachent des pleurs à la vraie dévote, l'attendrissent et la font pencher, pleine de mansuétude et de compassion, vers le pécheur ? la fausse dévote se croit tenue à l'indignation, à la colère, au mépris et à l'invective. Elle est si familière avec Dieu, qu'elle s'imagine pouvoir le remplacer et prendre les attitudes de sa majesté offensée. Un pécheur est un monstre près duquel elle se signe, une sorte de pestiféré dont son âme délicate doit éviter le contact funeste. Elle prie pour les pécheurs, en général ; mais n'est-ce pas par une routine ? car au fond du

cœur elle est sans pitié pour les fautes qu'elle voit commettre.

En voulez-vous la preuve ? suivez-la dans le petit voyage qu'elle entreprend, quand elle a eu la bonne fortune d'être témoin d'une faute qui peut devenir matière à scandale. C'est à son confesseur d'abord, qu'elle raconte ses saintes émotions. Il le faut; car il peut être en rapport avec le misérable ou la misérable qu'il s'agit de démasquer. Éclairer sa trop grande confiance dont on abuse, c'est charité. Et puis du confesseur on passe aux amies, puis aux amies des amies. Il n'y a pas de raison pour qu'on ne fasse le tour du monde. Sans doute, on n'oublie pas d'assaisonner ses confidences de doléances hypocrites, de « Est-il possible ! — Mon Dieu, quel malheur ! — Qui l'aurait cru ? » Encore moins oublie-t-on de recommander le plus profond secret. Mais la fausse dévote sait bien que toutes ces précautions n'empêcheront pas le mal de devenir public. Elle compte sur cette publicité, pour propager

les sentiments venimeux dont son cœur est rempli jusqu'au bord. « Le venin des aspics est sous leurs lèvres, » disait le psalmiste des impies [1]. Ne pourrait-on pas appliquer ces paroles à un certain nombre de fausses dévotes ?

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que la fausse dévote ne sait pas excuser les fautes devenues publiques, ni protéger par de bonnes paroles les réputations compromises. Cela va de soi. Dans son cœur sans pitié, elle élabore des réquisitoires qui exagèrent le mal ; les *si*, les *car*, les *mais* n'introduisent que des aggravations. Au fond de ses dures entrailles, il n'y a pas de jury pour proclamer les circonstances atténuantes.

Mais voici l'occasion suprême où la fausse dévote se montre impitoyable : c'est lorsqu'elle est blessée par l'injure ou l'injustice. Il y a dans son cœur une âcreté qui rend la blessure incurable; la fausse dévote ne pardonne pas. Malgré ses protestations et ses douces paroles, elle nourrit

1. « Venenum aspidum sub labiis eorum. » Psaume 13.

un ferment de rancune qu'on voit se soulever à chaque instant. « J'ai tout oublié, dit-elle, je fais grâce au fond de mon cœur. » — Ne serait-ce pas un mensonge? car elle refuse obstinément de prier pour ceux qui l'ont offensée, elle les fuit avec un dégoût opiniâtre, elle les abreuve de ses superbes dédains, elle les écrase de sa plus belle indignation, elle les maltraite dans toutes ses conversations, elle repousse leurs humbles avances, elle creuse des abîmes entre sa vie et la leur. Disons-le cependant pour ne point effrayer les âmes délicates : il y a des intimités brisées par l'injure, l'abus de confiance, la trahison, qui ne se peuvent rétablir sans péril; dans ce cas, on doit à Dieu, au prochain, à soi-même, de remplacer par une sage réserve un trop candide abandon; mais encore faut-il en revenir aux saintes lois de la charité et de la miséricorde. Baiser tendrement son Crucifix et fermer l'oreille aux paroles miséricordieuses qui s'échappent des plaies entr'ouvertes du Sauveur, n'en être ni touché, ni

effrayé, ne point abjurer ses indomptables rancunes, c'est une odieuse comédie.

A ceux qui nous accuseraient de forcer la peinture, nous rappellerons ce que nous avons dit dans notre avertissement. Il s'agit ici d'une classe de fausses dévotes, heureusement peu nombreuses, et au sujet desquelles nous avons fait nos réserves. Qu'on relise ces paroles dont l'austère concision en dit plus long et stigmatise mieux que nos descriptions. « Plus éloignées de Dieu que les pécheurs publics et les femmes perdues, leur langue est un glaive lacéré, leurs lèvres distillent le venin de l'aspic et leur bouche est remplie d'amertume et de fiel; la charité, qui est la plénitude de la loi, ne leur est pas même connue. On dirait qu'elles se sont imposé la triste mission de reproduire, sous la loi de grâce, le type pharisaïque, rendu plus repoussant encore par son contraste avec l'esprit et la morale de l'Évangile. » Une fausse dévote de cette sorte aura beau se cacher sous le masque de ses pratiques

pieuses, s'envelopper de chapelets, de scapulaires, de reliques et d'*Agnus Dei*, elle ne fuira pas le regard terrible de Dieu qui la poursuit et qui sait toutes ses duretés. De la mesure dont elle s'est servie pour juger les autres. il se servira pour la mesurer [1]. Et parce qu'elle fut malveillante et impitoyable, lui aussi sera malveillant et impitoyable. Il verra tous les péchés de cette âme misérable ; il les écrasera de sa colère, il les publiera à la face du monde, il les aggravera du poids de toutes les prières et de tous les sacrements dont elle a abusé, et il lui fermera les portes sacrées de sa compassion, ne laissant ouvertes, devant ses yeux épouvantés, que les portes effroyables de sa justice. Livrée par ses duretés aux dures étreintes de la justice divine, la fausse dévote lui payera jusqu'au dernier denier des dettes qu'elle a contractées, si elle n'étouffe pas dans l'étroite mesure qu'elle s'est préparée.

1. « Qua enim mensura mensi fueritis remetietur vobis. Saint Matthieu, chap. VII, v. 2.

LA VRAIE DÉVOTION

EST DOCILE ET CONSTANTE

LA FAUSSE DÉVOTION

EST INDOCILE ET INCONSTANTE

VI

LA VRAIE DÉVOTION EST DOCILE ET CONSTANTE
LA FAUSSE DÉVOTION EST INDOCILE ET INCONSTANTE

La vraie et la fausse dévotion, si radicalement opposées par les habitudes du cœur, ne le sont pas moins par les habitudes de la volonté. Dans l'une et dans l'autre, les mêmes mouvements se produisent, mais en sens inverse. Dans l'une, ils se produisent d'une manière ordonnée ; dans l'autre, d'une manière désordonnée : l'une est docile et constante, l'autre est indocile et inconstante.

L'âme étant incapable de se diriger par elle-même, dans la vie dévote, il faut, de toute nécessité, qu'elle subisse l'impulsion d'une volonté supérieure qui la conduise, la soutienne, et la ramène en son chemin lorsqu'elle s'égare. Au grand bien de la direction, correspond le devoir de l'obéissance, vertu chère aux âmes saintes, et si agréable à Dieu qu'elle remplace, en son estime, les plus douloureux sacrifices; l'obéissance, à ses yeux, vaut mieux que les victimes [1].

Sans doute, l'âme dévote ne fait pas de sa volonté un holocauste semblable à celui qui s'accomplit par les vœux de religion; mais elle n'ignore pas que c'est une grande chose d'obéir, et que, de toutes les voies qui conduisent à Dieu, la soumission est la plus sûre nous oserons dire la plus libre, parce que, nous débarrassant du poids de notre propre responsabilité, elle ne nous laisse plus qu'une

1. « Melior est obedientia quam victimæ. » (I Rois, chap. xv. v. 33.)

grande paix, dans la confiance et le parfait abandon. « Courez partout et cherchez bien, dit le livre de l'*Imitation*, vous ne trouverez le repos que dans une humble soumission. *Curre hic vel ibi non invenies quietem nisi in humili subjectione*[1]. »

La vraie dévote est donc soumise et docile, c'est le résultat de l'abdication sincère qu'elle a faite de ses vues privées et de son jugement propre, auxquels elle ne veut pas confier les chances de sa perfection. Pour elle, le ministère du directeur est une représentation de la Providence, dans un ordre éminent, où les conseils et les ordres deviennent plus sacrés et plus dignes de respect. Elle s'y réfugie, elle s'y abandonne, persuadée que c'est le meilleur moyen d'en finir avec les doutes et les tâtonnements qui assiégent les esprits timides, et de corriger les élans présomptueux des âmes trop passionnées.

1. *Imitation*. Liv. I, chap. IX

Ses pensées, ses désirs, ses actions, ses prières ses confessions, ses communions, ses rapports avec Dieu et avec le monde, tout est soumis au contrôle d'une volonté chère et respectée, dont la charité conduit les mouvements. Elle agit quand on veut qu'elle agisse, elle s'abstient quand on veut qu'elle s'abstienne, elle se retire, au premier mot, d'une voie où elle s'est engagée par imprudence et inconsidération. Elle entreprend, fait, défait, reprend, travaille à nouveau, multiplie ses efforts, se mortifie, se repose, selon les avis de celui qui la guide. Les répugnances de la nature, les révoltes passagères de l'amour-propre, ne nuisent pas à l'agilité de ses mouvements. Semblable à ces animaux mystérieux que saluait le prophète dans une de ses visions, elle se tient entre le ciel et la terre, et s'en va partout où l'emporte le souffle divin. Chaque acte de soumission lui paraît une victoire, promptement récompensée par une paix profonde et une joie inénarrable. Elle voit en elle l'accomplissement de cet

oracle de l'Esprit-Saint. « L'âme obéissante chantera ses victoires[1]. »

Cette flexibilité de volonté est-elle une preuve de faiblesse? — Il y en a qui se l'imaginent, parce qu'ils font consister la force dans l'opiniâtreté du sens propre, et dans cette vulgaire fierté qui aime mieux commettre des sottises que de se laisser conduire. Mais si nous étudions l'attitude de la vraie dévotion en face des épreuves, nous reconnaîtrons, à sa constance, qu'elle est vraiment maîtresse d'elle-même, et que, si elle fléchit à l'occasion, c'est de propos délibéré, parce que, dans cette flexibilité, elle recherche son salut et sa perfection.

Consacrée par une ferme détermination au service de Dieu, la vraie dévotion va toujours devant elle. Si les chemins sont prospères, tant mieux. S'ils sont difficiles, tant mieux encore. Rien ne la trouble, rien ne la décon-

1. « Vir obediens loquetur victorias. » (Prov., ch. XXI, v. 28.)

certe, rien ne l'arrête, rien ne la fait retourner en arrière. Elle est constante dans toutes les épreuves.

La première épreuve de notre dévotion, c'est notre fragilité. Malgré nos bons désirs et nos courageuses résolutions, nous tombons encore, et plus souvent que nous ne l'avons craint. Que faire en présence de ces contradictions douloureuses que nous nous donnons à nous-mêmes, à chaque instant d'une vie qui devrait être sainte, si notre nature obéissait au premier mouvement de notre volonté aidée, poussée par la grâce ? La tristesse, le trouble, le découragement, le dégoût, telles sont les conséquences naturelles de nos trop nombreuses imperfections. Mais la vraie dévotion s'affermit contre les sentiments tumultueux et leur ferme la porte du cœur. Elle dit avec saint François de Sales : « Ne vous étonnez jamais de vous voir misérable[1]. » — « Il faut corriger

1. Lettre 615.

son cœur doucement et tranquillement, et non pas se courroucer et le troubler davantage. Or sus, devons-nous lui dire, mon cœur, mon ami, au nom de Dieu, prends courage; cheminons, prenons garde à nous [1]! » — « Ayez un grand soin de ne point vous troubler quand vous avez fait quelques fautes, ni de vous laisser aller à des attendrissements sur vous-même; car tout cela ne vient que d'orgueil [2]. » — « Pour moi, si j'avais fait une faute, je ne voudrais pas reprendre mon cœur d'une manière tempétueuse... Mais je voudrais le corriger raisonnablement et par manière de compassion. Or sus, mon pauvre cœur, nous voilà tombé dans la fosse! Ah! relevons-nous, quittons-la pour jamais, réclamons la miséricorde de Dieu, il nous aidera et nous ferons assez [3]. »

Eviter les récriminations tempétueuses, se reprendre tout doucement et tranquillement,

1. Lettre 224.
2. Lettre 588.
3. *Introduction à la Vie dévote.* Troisième partie ch. IX.

s'encourager au bien, implorer la miséricorde de Dieu, c'est ce que fait l'âme vraiment dévote, quand sa bonne volonté est trahie par les faiblesses de la nature et qu'elle se prend en faute.

Le péché devient pour elle une leçon, et non pas un obstacle. Elle en profite pour être plus humble, plus défiante, plus vigilante; mais, dût-il s'aggraver tous les jours, elle se tient fermement en son premier vouloir et ne se décide jamais à rien changer aux bonnes habitudes de sa vie, sous l'impression de la tristesse, du dépit et du découragement.

Constante dans l'épreuve de la fragilité, la vraie dévotion ne l'est pas moins dans l'épreuve de la souffrance. Les maladies et les infirmités peuvent réduire son corps; elles n'entament pas sa volonté. Accablée de maux, elle a peine à se soutenir; cependant son grand cœur est toujours aussi vaillant et aussi ferme qu'il l'était au premier jour; plus vaillant et plus ferme même, car n'ayant plus à son service que des instruments débiles et impuissants, il

demande et reçoit de Dieu une plus vigoureuse protection, un plus robuste appui. Mordu et déchiré par le chagrin et l'angoisse, trahi et éprouvé par la perfidie des hommes et l'inconstance des affections, rempli jusqu'aux bords de gémissements et de larmes, il n'est pas encore vaincu, car il tient par ses racines au cœur même de Dieu et s'y nourrit d'un amour que rien, selon le langage de l'Apôtre, ne peut détruire : ni la tribulation, ni l'angoisse, ni la faim, ni la nudité, ni le péril, ni la persécution, ni le glaive [1].

La vraie dévotion semble se plaire « dans ses infirmités, dans les contradictions des hommes, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les angoisses [2]. » Toutes les adversités lui sont bonnes, parce qu'elle les reçoit avec soumission

1. « Quis nos separabit a charitate Christi ? Tribulatio ? an angustia ? an fames ? an nuditas ? an periculum ? an persecutio ? an gladius ? » (Romains, chap. VIII, v. 35.)

2. « Placeo mihi in infirmitatibus meis, in contumeliis, in necessitatibus, in persecutionibus, in angustiis. » (II Corinth., chap. XII, v. 10.)

des mains de Dieu. » Il nous est bon, dit-elle, avec l'auteur de l'*Imitation*, que nous soyons accablés et traversés, car ces accablements et ces traverses font rentrer l'homme dans son cœur, et lui apprennent qu'il est ici-bas dans un lieu d'exil et que rien au monde n'est digne de fixer son espérance. »

« Il nous est bon de souffrir les contradictions des hommes, et qu'ils conçoivent de nous une opinion mauvaise ou peu favorable, quoique nos actions et nos intentions soient bonnes; car ainsi nous sommes portés à l'humilité et défendus contre la vaine gloire. Et puis, c'est quand les hommes nous méprisent que nous cherchons en nous-mêmes un meilleur témoignage, le témoignage de Dieu[1]. »

Hélas! jusqu'où Dieu ne pousse-t-il pas ses saintes rigueurs! Quelquefois il refuse aux âmes souffrantes ce témoignage qui les console. Il couvre d'un nuage sa face ado-

1. Liv. I. ch. XII.

rable, il retire sa main caressante, il nous met dans un état de sécheresse, d'aridité, de délaissement plus pénible que toutes les douleurs de ce monde. « Il n'y a pas d'âme dévote qui ne passe par ces soustractions de grâces et ces diminutions de ferveur sensible ; pas de saint dont les ravissements et les illuminations ne soient remplacés par des tentations [1]. » C'est la nuit et le froid des régions infortunées d'où le soleil s'est retiré. Et cependant, mon Dieu « sur quoi puis-je compter, en quoi puis-je me confier, si ce n'est sur votre seule grande miséricorde et dans l'unique espérance de votre grâce céleste ? Les hommes vertueux, les frères dévoués, les amis fidèles, les livres saints, les traités les plus admirables, les doux chants de l'amour et les hymnes du cœur, tout cela n'est que d'un médiocre secours, tout cela n'a que peu de goût pour mon âme, si votre grâce m'abandonne et si vous

1. *Imitation*. Liv. II, chap. IX.

me laissez seul dans ma pauvre nature [1]. » Quel remède à un si grand malheur? « Il n'y en a pas d'autre que la patience et le renoncement de nous-mêmes dans la souveraine volonté de Dieu [2]. »

Patience et renoncement, telles sont les vertus de la véritable dévotion, quand Dieu ajoute à ses épreuves l'épreuve suprême de l'abandon. *Tolle crucem tuam* ! Porte ta croix ! Elle entend retentir cette dure parole sans en être épouvantée. « La croix est partout préparée, la croix l'attend partout, elle le sait bien. Dedans, dehors, en haut, en bas, de quelque côté qu'elle se retourne, elle la rencontre, et au lieu de la fuir avec horreur, elle l'embrasse avec passion, et s'écrie : Dans la croix est le salut, dans la croix la vie, dans la croix la protection contre les ennemis, dans la croix l'épanouissement de l'éternelle douceur, dans la croix la force de l'âme, dans la croix la joie de

1. *Imitation*. Liv. II, chap. IX.
2. *Imitation*. Liv. II, chap. IX.

l'esprit, dans la croix l'abrégé des vertus, dans la croix la perfection de la sainteté [1]. »

Elle est debout au milieu des tribulations, comme ces arbres magnifiques qui luttent contre les tempêtes. Le vent et l'orage viennent s'abattre sur leur tronc robuste, et tourmenter leur mobile chevelure. Les feuilles et les bois morts s'en vont, emportés par le tourbillon; mais, secoué mille fois jusqu'en ses racines, le fils de la terre n'est pas ébranlé. Il s'est dépouillé de son inutile, et, la paix revenue, le soleil se joue mieux dans son feuillage éclairci, l'air entre mieux dans ses pores ouverts, la séve circule mieux dans ses fibres assouplies. Voilà l'âme dévote après les tempêtes de la souffrance. Regardez-la bien : rien n'est changé dans sa vie que les imperfections qui ont disparu ; les bonnes et saintes habitudes sont demeurées plus stables, plus vigoureuses, plus vivantes.

1. *Imitation* Liv II, chap. XII.

Nous voudrions rester en présence de cet admirable spectacle; mais pour notre instruction nous devons en étudier le contraste : changeons de toile et peignons la fausse dévotion.

Les attitudes de sa volonté sont en raison inverse de celles que nous venons d'étudier. Elle ne fléchit pas quand il faudrait fléchir, elle fléchit quand il faudrait demeurer ferme; en deux mots: elle est indocile dans la direction, inconstante dans l'épreuve.

Avant de la suivre dans les rébellions et les fluctuations capricieuses de sa volonté, il est bon de signaler un défaut qu'on rencontre assez fréquemment. La docilité est chose excellente pour quiconque a besoin d'être conduit; mais ne la confondons pas avec l'apathie. Certaines âmes veulent être dirigées, à la condition toutefois qu'elles ne feront ni aucun effort, ni aucun mouvement. Il faudrait qu'on eût le don de deviner leurs plus secrets désirs, le talent de prévoir jusqu'aux moindres

détails de leur vie, et la force de les porter dans tous les chemins qu'elles doivent parcourir, pour arriver à la perfection.

Il y a là une grave erreur de conduite. La bonne volonté et l'Esprit-Saint sont les premiers moteurs de la vie spirituelle ; le directeur active, tempère, redresse, régularise le mouvement : mais encore faut-il qu'on lui donne de l'initiative et du mouvement. Ne point regarder dans son âme ; ne rien dire de ses aspirations, de ses défauts, de ses luttes, de ses transformations ; ne se proposer aucun but certain et prétendre cependant qu'on s'abandonne à la direction, ce n'est point docilité, c'est paresse.

Avis aux âmes paresseuses, et revenons aux indociles.

La fausse dévote est indocile dans la direction, bien qu'elle ait la prétention de se faire conduire par les plus habiles et les plus éclairés. Elle abuse du conseil de sainte Thérèse qui veut que l'on choisisse son

confesseur entre mille, et ne se fixe qu'après de longues pérégrinations. Vous la croyez bien établie et définitivement soumise à une conduite : il n'en est rien. La secrète confiance en elle-même dont elle ne s'est pas dépouillée, l'amour-propre subtil dont elle est remplie ne lui permettent pas d'immoler ses vues particulières à d'autres vues, ses désirs à d'autres désirs, ni de régler ses actions au gré d'une volonté étrangère. Son plan est fait d'avance, sa vie est ordonnée, ses pratiques sont étiquetées : il n'y faut rien changer. Elle prodigue les formules d'assujettissement, mais, au moindre mot qui la contrarie, elle se révolte, elle murmure, elle proteste, elle se pose en incomprise. Veut-on, par exemple, mettre de l'ordre dans ses trop nombreuses pratiques ? — c'est une entreprise sacrilége. Lui refuse-t-on une communion qu'elle demande ? — c'est une barbarie. A-t-elle la manie de se croire indigne, manie qui n'est souvent qu'une couleur de l'orgueil ou un refuge de la lâcheté, et veut-

on la disposer à recevoir la grâce des sacrements ? — on la brutalise. Ou bien si elle dit « oui » à tous les conseils, à tous les commandements, c'est pour faire à sa tête, sous des prétextes qu'elle a l'habitude de trouver toujours parfaitement raisonnables. Gênée dans ses caprices et ses fantaisies, ou pour parler plus noblement, dans son autonomie religieuse, elle s'appliquera à trouver un homme débonnaire et faible dont elle fera plier adroitement la volonté, et demeurera bien convaincue qu'elle est dirigée, cette fois, de la bonne façon.

Roide et inflexible dans la direction, la fausse dévote plie à tous les vents de la tribulation, qu'elle vienne du dedans ou du dehors. Le premier mouvement qui l'emportait vers Dieu s'arrête et se replie sur lui-même, devant tous les obstacles qu'il rencontre, et son merveilleux entêtement ne le cède qu'à sa merveilleuse inconstance.

A-t-elle le bonheur de voir ses imperfections et ses fautes ? elle devrait s'en réjouir, car, après

tout, cette connaissance est une grâce de Dieu. Mais au lieu de cela, elle s'attriste, se trouble, s'impatiente, s'irrite, s'injurie, se maudit, et, persuadée que tout est perdu parce que la nature s'est montrée en elle ce qu'elle est et sera toujours, fragile et misérable, elle se laisse aller au dégoût et au découragement. Ne croyez pas que ses tourments proviennent d'une généreuse indignation de la vertu : ce serait un excès, car il faut toujours, ainsi que nous l'avons dit avec saint François de Sales, se reprendre avec paix et tranquillité; mais cet excès est facile à corriger par de douces paroles et de salutaires exhortations. La fausse dévotion n'est agitée de ses fautes que parce qu'elles ne lui permettent plus de se mirer, avec complaisance, en elle-même et de se soutenir par de secrètes adulations. Le dépit de se voir faible quand elle se croyait forte, voilà la cause de cet accablement dans lequel elle tombe. L'orgueil déçu, voilà ce qui met en déroute ses desseins et paralyse ses efforts.

Elle est plus inconstante encore dans l'épreuve de la souffrance. Les gémissements exagérés, les plaintes éternelles, les murmures blasphématoires remplissent son cœur, quand elle est éprouvée par les maladies, les chagrins, les angoisses, les contradictions des hommes. Il lui faudrait des jours sereins et tranquilles, une santé prospère, des amis fidèles, une société aimable : alors son âme complétement reposée n'aurait de pensées et d'affections que pour Dieu. Elle respecte la croix, elle l'adore, mais en peinture; ses épaules nonchalantes n'en peuvent soutenir le laborieux fardeau, et, si la croix n'était maintenue par le bras du Maître céleste, elle la jetterait à terre et s'enfuirait pleine d'épouvante et d'horreur.

Elle oublie et les péchés qu'elle doit expier, et les souffrances de Jésus-Christ qu'elle doit imiter, et les vertus qu'elle doit affermir par la patience. Tout lui semble mystère dans les maux qu'elle endure. Elle im-

portune le ciel et la terre par ses plaintes indiscrètes. — Quel mal a-t-elle fait? — Pourquoi Dieu la maltraite-t-il ainsi? — Pourquoi ne lui laisse-t-il pas toutes ses forces et toute sa liberté afin de le mieux servir? — Pourquoi tout le monde ne souffre-t-il pas comme elle? — *Pourquoi*, *pourquoi*, et toujours des *pourquoi*. — Ah Dieu! ne l'aime plus! Dieu est trop cruel! Dieu est injuste!... Hélas! qui n'a entendu sortir ces blasphèmes, involontaires sans doute, non pas de la bouche des impies, mais de la bouche de ceux qui font profession de servir Dieu et de lui appartenir, de la bouche des personnes dévotes, et qui n'en a été blessé jusqu'au fond du cœur? Sans doute il faut avoir pitié de la nature et lui pardonner ses premiers mouvements; mais aussi il faut savoir étouffer ses plaintes quand elles offensent la justice et la bonté de celui qui recherche notre bien dans nos maux.

La fausse dévotion ne s'en met pas en peine tant est profond l'abattement où la plonge!!

souffrance. C'est par des soupirs à fendre l'âme et des ruisseaux de larmes qu'elle annonce sa présence; elle n'en peut plus, elle expire. Les encouragements qu'on lui donne, les consolations qu'on lui prodigue et dont elle est avide, n'ont pas le pouvoir de ressusciter en elle les bonnes et fortes résolutions. Tout entière à sa douleur, elle ne sait plus rien faire ; — plus rien. Par pitié pour sa faiblesse, on lui conseille en vain de substituer aux œuvres pieuses, des souffrances résignées : la résignation est une vertu trop amère pour son cœur sensuel. Dégoûtée de tout ce qu'elle aimait, elle n'est plus sensible qu'au plaisir de se faire plaindre : sa vie est là. Plaignez-la bien, mais ne lui parlez plus du service de Dieu. Son corps est malade tant pis pour Dieu. Son cœur est déchiré, tant pis pour Dieu. Les hommes sont méchants et impitoyables, tant pis pour Dieu.

Mais est-il besoin de supposer que Dieu l'accable, pour faire connaître son inconstance? — Non. Il suffit, même en l'absence de tous

les maux, qu'elle soit privée des joies sensibles de la dévotion et des friandises spirituelles que Dieu accorde, dans les commencements, à ceux qu'il veut encourager au bien. Tant que la grâce la soutient, elle marche allègrement : c'est si doux d'être porté[1] ! La grâce ne se faisant plus sentir, et le devoir sec, aride, austère, demeurant seul en présence, la fausse dévotion n'a plus ni vie, ni mouvement. Prières, pieuses pratiques, sacrements, bonnes résolutions, généreux efforts, tout est englouti dans l'universel naufrage du découragement. — Priez : — Je suis découragée. — Confessez-vous : — Je suis découragée. — Communiez : — Je suis découragée. — Rappelez-vous vos promesses, votre empressement, votre générosité passée : — Je suis découragée. — Je suis découragée : c'est son éternel refrain et l'unique excuse de son inconstance. Une heure propice viendra peut-

1. « Satis suaviter equitat quem gratia Dei portat. » *Imitation*. Liv. II. chap. IX.

être, pendant laquelle elle reprendra courage, et puis de nouvelles épreuves amèneront les mêmes accidents. Sa vie sera pleine d'intermittences funestes qui arrêteront toute espèce de progrès et la condamneront à n'avoir jamais que des premiers mouvements.

Plante molle qui fait la fière tant qu'elle se sent appuyée, et qui tombe, dès que l'appui lui est retiré, laissant traîner à terre sa tige déshonorée ! On la relève, elle se couvre de verdure et de fleurs, et puis elle tombe encore ; si elle n'est pas arrachée et jetée au feu, jamais elle ne deviendra l'arbre glorieux dont nous avons admiré la fière attitude et la vigoureuse résistance.

LA VRAIE DÉVOTION

EST SIMPLE, AIMABLE, DISCRÈTE

LA FAUSSE DÉVOTION

EST AFFECTÉE, DÉSAGRÉABLE, INDISCRÈTE

VII

LA VRAIE DÉVOTION EST SIMPLE, AIMABLE, DISCRÈTE
LA FAUSSE DÉVOTION EST AFFECTÉE DÉSAGRÉABLE, INDISCRÈTE

En étudiant les qualités et les défauts de la vraie et de la fausse dévotion, nous en avons remarqué les bons et les mauvais effets Les habitudes de l'âme retentissent fatalement dans la vie extérieure. Cependant il reste certains détails d'attitude et de conduite qu'il est important de connaître ; car, indépendamment de tout autre signe, ils nous donnent la mesure du vrai et du faux, dans la vie dévote,

Ouvrons donc les yeux et examinons avec soin l'attitude et la conduite de la vraie et de la fausse dévotion : l'une est simple, aimable et discrète ; l'autre est affectée, désagréable et indiscrète.

Nous disons de Dieu qu'il est simple parce qu'il n'est pas composé de puissance et d'acte, de matière et de forme ; nous disons des esprits qu'ils sont simples, parce qu'ils ne sont pas composés de quantités divisibles ; nous disons d'un corps qu'il est simple lorsqu'il ne contient qu'un seul élément : mais, par extension, nous disons d'une chose qu'elle est simple, lorsqu'elle ne contient que les éléments qui lui sont propres, et c'est dans ce sens que nous devons entendre la simplicité de la vraie dévotion.

Elle est simple, c'est-à-dire que, tout en corrigeant la nature, car c'est un devoir, elle ne la surcharge pas de formes singulières, de bizarreries et d'étrangetés. Au dedans comme au dehors, elle va tout d'une pièce. En elle,

l'être et le paraître sont en merveilleux accord. Ce que saint François de Sales conseillait à ses filles spirituelles, elle l'applique à son intérieur. « Il ne faut point trop pointiller en l'exercice des vertus... il faut y aller rondement, franchement, naïvement, à la vieille française, avec liberté, à la bonne foi. *Grosso modo*[1]. » C'est ainsi qu'elle va. L'extérieur s'en ressent ; on n'y voit rien qui ne soit naturel et qui ne ressemble à ce que tout le monde doit faire. Sa physionomie, ses vêtements, ses allures, sa démarche, ses poses, sa conversation, ni n'étonnent le regard, ni n'éveillent l'attention. Elle a appris, dans les Saintes Lettres, que la gloire des enfants de Dieu est toute à l'intérieur[2] ; à l'école des saints, qu'on ne doit point, à moins d'une inspiration particulière, s'adonner aux singularités. « Il ne s'agit pas, dit saint Grégoire de Nazianze, de déprimer son cou, de parler bas,

1. Lettre 793.
2. « Omnis gloria filiæ regis ab intus. » (Ps. 44.)

de pencher la tête, de marcher d'une certaine façon. Il faut avoir une grande élévation d'âme, une splendeur divine dans le cœur et une affable simplicité dans les formes[1]. » — « Je ne sais pas, écrivait Clément d'Alexandrie, parler en dessous, ni marcher d'une manière contournée... Les mouvements et les manières de ceux qui aiment la vertu doivent toujours être dignes d'un esprit noble et élevé[2]. » — « Rien n'était si simple que sa vie, raconte sainte Chantal en parlant de saint François de Sales : — point de singularité ; rien de nature à provoquer l'admiration de ceux qui ne regardent que le dehors. Il se tenait dans le train commun, mais d'une manière si divine et si céleste, que rien en sa vie n'était plus admirable que cela même. Toute la beauté de son âme était en dedans, en la perfection des

1. Orat. XVIII. Chap. XXIII, cité par Mgr Landriot, dans la *Femme pieuse*.
2. Pedag. Liv. III, chap. II, cité par Mgr Landriot, dans la *Femme vieuse*.

vertus que Dieu y avait divinement arrangées; et le lustre principal de sa sainteté était en la manière non commune avec laquelle il faisait les actions les plus communes. » — « Pendant quatorze ans que j'ai été sous sa direction, dit l'évêque de Belley, Pierre Camus, et que je me suis étudié à remarquer ses actions, jusqu'à ses moindres gestes, ses paroles et ses enseignements, jamais je n'ai rien aperçu en lui qui ressentît tant soit peu la singularité[1] ! »

Pouvions-nous mieux choisir le portrait de la vraie dévotion qu'en celui qui en a parlé d'une manière si gracieuse, si touchante et si précise ?

La vraie dévotion est donc simple, non par d'une simplicité vulgaire et triviale. Ce n'est pas le sans-façon grossier et indiscret de ceux qui se mettent à l'aise partout, même en présence de Dieu. C'est, dans une pieuse réserve

1. *Vie de saint François de Sales*, par M Hamon. Tome II, page 421.

et une sainte modestie, je ne sais quoi de souple, d'aisé, de tout naturel, à quoi l'on ne prend pas garde, parce que c'est justement ce qu'il faut.

A la simplicité de la vie extérieure, la vraie dévotion joint l'amabilité. Les saints ont particulièrement insisté sur ce point, parce que, de l'amabilité de la dévotion, dépend l'estime qu'on en fait et les fruits d'édification qu'elle doit produire. La dévotion doit être comme la sagesse éternelle qui, partie du sein de Dieu, « se montre aux hommes avec un visage riant.... parcourt des voies aimables et des sentiers pacifiques[1]. » Aussi saint Bernard veut-il qu'on surabonde de joie, qu'on soit agréable et gai. « Gardez-vous, dit toujours le saint évêque de Genève, de vous rendre mélancolique et importune à ceux qui sont auprès de vous, de peur qu'ils n'attribuent cela à la

1. « Ostendit se illis hilariter. » Sap. VI. « ...Viæ ejus viæ pulchræ, et omnes semitæ ejus pacificæ. » Prov. III.

dévotion et qu'ils ne la méprisent[1]. » — « Rendez à ceux qui sont auprès de vous, le plus que vous pourrez de consolation et de contentement, afin que cela leur fasse estimer la dévotion et la leur fasse désirer[2]. » — « Conservez un esprit d'une sainte joie, qui, modestement répandu sur vos actions et paroles, donne de la consolation aux gens de bien qui vous verront, afin qu'ils en glorifient Dieu[3]. » — « Conservez la sainte gaieté cordiale qui nourrit les forces de l'esprit et édifie le prochain[4]. » — « Saint Louis aimait qu'on fût gracieux, de bonne humeur, courtois, civil, franc, poli... et si vous eussiez été auprès de lui, vous l'eussiez vu rire amiablement aux occasions, parler hardiment quand il en est temps, avoir soir que tout fût en lustre autour de lui[5]. »

Ces précieux conseils, la vraie dévotion s'ap-

1. Lettre 53.
2. Lettre 53.
3. Lettre 867.
4. Lettre 868.
5. Lettre 766.

plique à les mettre en pratique, lors même qu'il faut faire violence à quelque peine intérieure, ou surmonter des répugnances et des antipathies. Habituée à voir Dieu de son côté aimable, elle lui emprunte ce qu'elle voit en lui. Elle sourit à tous de la bouche, des yeux, de toute la physionomie; elle a pour toutes les occasions des mots gracieux qui touchent; elle se mêle volontiers aux joies naïves; elle supporte bravement les plaisanteries innocentes; elle anime les plaisirs permis. Sans être dissolue, elle s'égaye et égaye tout le monde autour d'elle; elle veut, comme le bon roi saint Louis, que tout soit en lustre. Elle entre partout comme les rayons du soleil qui portent avec eux lumière, chaleur et vie. Elle séduit, elle attire, elle se fait aimer.

Simplicité et amabilité sont couronnées en elle par une admirable discrétion. Discrétion de paroles qui consiste à ne jamais dire que ce qu'il faut, quand il le faut et comme il le faut. Elle évite les longs discours et les conversa-

tions inutiles qui alimentent l'amour-propre et la curiosité; elle respecte en ses paroles le caractère, les habitudes, la vie et jusqu'aux défauts du prochain; elle garde les secrets; elle a horreur de ces profanations, malheureusement si communes, qui livrent (confidentiellement toujours) les conseils de la direction, les mœurs et coutumes du directeur à des commérages de quartier.

Mais surtout elle est discrète en ses actions; elle les met à leur place. On ne la voit que quand il est temps; elle se retire quand il le faut. Elle demande avec mesure, elle donne avec délicatesse.

Son zèle, immense en ses désirs, est admirablement réglé dans la manière dont il s'exprime. Elle sait faire le siége d'une âme aimée sans la fatiguer par des importunités maladroites. Elle saisit à point l'heure de la prière et des larmes, de la parole et de l'action. Elle entoure, elle presse, elle triomphe par des habiletés où l'on découvre non le génie

de l'homme, mais l'inspiration de cette sagesse divine qui dispose tout « avec nombre, poids et mesure. »

Elle ne pense pas que le service de Dieu puisse la dispenser des devoirs esssentiels de la vie domestique et de la vie sociale. Les exercices qu'elle aime et qui la consolent seront en souffrance plutôt qu'elle oublie un seul instant ce qu'elle doit aux autres. Epouse, elle est tout à son mari ; mère, tout à ses enfants ; fille, tout à ses parents ; maîtresse, tout à sa maison ; domestique, tout à ses maîtres. Les obligations d'état, les services de charité sont placés, en son estime, avant les œuvres de surérogation. La continuelle application de l'esprit et du cœur lui suffit, si elle ne peut faire que cela. C'est par là qu'elle domine les œuvres les plus vulgaires, qu'elle les élève et les transforme.

Elle n'est pas de ceux qui, pour excuser leur indifférence à l'égard de Dieu, font valoir leurs travaux, car elle sait que le travail le plus

bas peut être sanctifié et tenir lieu de tout. Ces paroles de Jésus-Christ à l'âme fidèle, que nous lisons au troisième livre de l'*Imitation*, semblent avoir été dites pour elle : « Prenez bien garde, en quelque lieu que vous soyez, et à quelque action que vous soyez occupé, d'être toujours libre en dedans, toujours maître de vous-même, afin que toutes choses soient sous vous et que vous ne subissiez pas leur empire; afin que vous soyez maître et directeur de vos actions, et non pas le serviteur et l'esclave des circonstances... Elevez-vous au-dessus des choses présentes, portant vos regards vers les éternelles. Ne voyez que de l'œil gauche les choses passagères, et arrêtez l'œil droit sur les choses célestes[1]. »

Voilà la vraie dévotion : elle est libre dans le saint esclavage du devoir, maîtresse sous la domination des services qu'elle doit aux autres. Voyant Dieu partout, elle n'a pas besoin de le chercher dans des superféta-

1. Chap. XXXVIII.

tions pieuses. Tout le temps qu'elle consacre aux exercices facultatifs, elle l'achète par sa diligence et son empressement aux exercices nécessaires; encore n'est-ce pas son contentement qu'elle y recherche, mais le renouvellement de son activité et de sa force. Abeille mystique, elle voltige un instant dans les rayons du soleil éternel pour se délasser du travail de la ruche, et puis, sans s'arrêter plus qu'il ne faut sur les fleurs spirituelles, elle y butine le miel parfumé qu'elle reporte en sa maison.

Qui n'estimerait, aimerait et admirerait la dévotion si toujours elle était ainsi : simple, aimable et discrète ? Mais le malheur veut que, dans le monde dévot, il y ait pas mal de gens dont les attitudes contournées, la figure maussade et la conduite indiscrète gâtent tout le bien qu'on pourrait tirer des qualités que nous venons de décrire.

La fausse dévotion, ainsi que nous l'avons remarqué dans un de nos premiers cadres, a

des tendances prononcées vers les choses extraordinaires; elle désire les biens les plus élevés de l'ordre spirituel, les faveurs exceptionnelles. Cette avidité téméraire, que nous avons condamnée, n'offenserait personne si elle n'avait comme un contre-coup dans la vie extérieure. Mais en même temps qu'elle désire n'être pas comme tout le monde, dans ses rapports intimes avec Dieu, la fausse dévotion s'applique aux singularités. Elle veut faire exception partout. Au lieu de laisser aller la nature, elle la compasse, la grime, la torture, et ne se croit parfaite qu'en se rendant étrange et bizarre. Est-ce l'effet d'un amour-propre qui désire attirer l'attention? Est-ce pure et simple manie? — Opinons pour la manie, ce sera plus charitable. Quoi qu'il en soit, le défaut existe, et nous avons pu voir, nous voyons encore tous les jours des personnes, bonnes d'ailleurs, qui semblent prendre à tâche de rendre la dévotion ridicule, par les manières qu'elles affectent.

Laissons de côté les bizarreries du vêtement,

fort rares, Dieu merci, — bizarreries de forme, de négligence ou de malpropreté, — pour ne nous occuper que de ces bizarreries assez à la mode dans un certain monde pieux où la dévotion est faussée, de mille manières, par quantité de personnes. Elles ne prient point comme tout le monde, elles ne se tiennent point comme tout le monde, elles ne marchent point comme tout le monde, elles ne regardent point comme tout le monde, elles ne parlent point comme tout le monde. Leurs oraisons sont accompagnées de soupirs qui fatiguent ; leur tête penchée, leur figure allongée leur donnent un air de componction qui offense la nature. Elles multiplient les génuflexions et les prostrations, comme pour condamner la trop grande retenue de ceux qui les contemplent. Il y a dans leur démarche je ne sais quoi de roide et de guindé, je ne sais quelles précautions minutieuses qui agacent les nerfs. Il y a je ne sais quel travers dans leur regard, qui déplaît et qui gêne. Elles parlent, entre le haut et le bas. sur je ne sais quel

ton qui impatiente. Elles font revenir maladroitement et à tous propos, dans leurs discours, des expressions saintes qu'on aime à voir plus respectées. Enfin leur visage, leur torse, leur manière d'être semblent pétris par l'affectation.

Les saints, dira-t-on, n'étaient-ils pas étranges ? — Quelques-uns, il faut en convenir : soit qu'ils aient obéi à une inspiration, soit qu'ils aient négligé de corriger un défaut naturel. Mais nous sommes de l'avis de saint François de Sales qui prétend qu'en cela il ne faut pas les imiter, et, avec lui, nous devons croire que, comme toute dévotion simple est une vraie dévotion, toute dévotion affectée est une fausse dévotion.

L'affectation est une mauvaise préparation à l'amabilité; aussi la fausse dévotion n'est-elle pas aimable. Soit crainte exagérée d'offenser Dieu, soit prédilection pour ce qu'elle appelle la sainte mélancolie, soit secret dépit de ne pouvoir se livrer à la joie sans s'y compro-

mettre, elle n'apporte partout qu'un visage triste, qu'une humeur maussade et chagrine. Elle ne sait rien dire qui plaise. Elle ne rit jamais. La gaieté l'aigrit, l'irrite, l'offense; elle n'y répond que par des airs alarmés qui seraient comiques s'ils ne ressemblaient à des reproches. Elle se scandalise d'un mot agréable, et foudroie du regard ceux qui s'en amusent. Sa présence importune est la censure vivante des joies innocentes et des plaisirs permis. C'est la pluie au milieu d'une fête, c'est la tête de Méduse qui glace d'effroi ceux qui la regardent On la supporte le moins mal qu'on peut, on l'évite le plus qu'il est possible, on la déteste aussi cordialement que le permet la charité.

Affectée et désagréable, c'est déjà bien suffisant. Mais voici le pire des défauts de la fausse dévote dans sa conduite extérieure : elle est indiscrète.

Parler sans fin, en tout temps, de toutes choses et sans mesure, c'est son habitude. Elle a un flair tout particulier pour découvrir les

partenaires de sa conversation. Quand elle en tient un bon couple, elle l'exploite, elle se rassasie de commérages. S'arrête-t-elle aux confins de la médisance? — Il ne faudrait pas le jurer; car il est difficile de passer en revue le caractère et les mœurs du prochain sans assaisonner ses discours de bonnes petites révélations qui ne peuvent que nuire aux intéressés.

Mais les mets privilégiés de la fausse dévote, les mets qui donnent à sa langue des jouissances infinies, c'est la direction et le directeur. C'est si bon les secrets de conscience! pourquoi n'en ferait-elle pas part à ses amis, dût-elle les profaner ? On lui a donc dit ceci et cela. On la conduit par tels et tels chemins, on lui impose telle et telle pénitence. Son directeur est un homme doux pour les autres, austère pour lui-même. Il confesse à telle heure, il reçoit à telle autre. Il travaille à telle heure, il sort à telle autre. On connaît ses habitudes et toutes les nuances de son caractère. On sait les choses qu'il mange plus volontiers, on pourrait nom-

mer toutes les personnes qu'il fréquente, on est au courant de toutes les péripéties de sa santé. On se querelle à son sujet, on se raccommode, on se dit au revoir. — Le reste, c'est-à-dire la même chose, à demain et toujours. Il y aurait tout un chapitre à faire des pieux bavardages où la vanité, la susceptibilite blessée, la jalousie, la rancune, la curiosité, toutes les petites passions des âmes indiscrètes prennent leurs ébats. N'en donnons pas le scandale à nos lecteurs, et renvoyons les personnes qui pourraient nous en fournir la matière à leur examen de conscience.

De même qu'elle ne sait pas parler comme il faut et quand il faut, la fausse dévote ne sait pas agir comme il faut et quand il fau elle est indiscrète dans ses actions. Ses empressements, ses assiduités déplacées, se avidités, ses prodigalités même, la font remarquer de tout le monde et blessent la dignité de ceux à qui elle les adresse.

Elle possède à fond la science de l'importu-

nité, et la met en œuvre dans des entreprises où il faut apporter le plus de délicatesse et de ménagements. Son zèle, quand elle en a, se traduit par des désirs pressants, des discours à contre-temps, des instances maladroites qui ressemblent à une vexation. Au lieu de passer, comme la vraie dévote, une main tranquille et caressante sur les abcès de l'erreur et du vice, pour les préparer aux souveraines opérations de la grâce, elle pèse d'un doigt malhabile et multiplie les coups de lancette, juste aux endroits qui ne sont pas mûrs. Le pécheur irrité crie et se révolte contre ses tentatives qu'il attribue, non à l'amour des âmes, mais à je ne sais quel entêtement vaniteux, trop avide d'enregistrer une victoire.

Après ce qu'elle appelle le service de Dieu, c'est-à-dire aux pratiques de surérogation qu'elle s'est imposées sans prudence, elle leur sacrifie les devoirs d'état et les services de charité. On a besoin d'elle, elle récite ses *Pater*. On la cherche pour un service pressant, elle est

à l'église. Père, mère, frères, sœurs, mari, enfants, maîtres, serviteurs, sont comptés pour rien tant qu'elle n'a pas achevé ses offices, ses litanies, ses rosaires, ses visites, ses adorations, Elle y tient jusqu'au fanatisme, et c'est un sacrilége en son estime, que de lui reprocher ses coupables négligences. Vous ne ferez pas revenir là-dessus son esprit étroit et méticuleux. Le travail lui paraît un obstacle et un désordre, parce qu'elle ne sait pas le sanctifier. Elle ne voit Dieu qu'à travers des formules ou dans l'inaction. Semblable au lézard paresseux qui quitte sa petite famille et va s'étendre sur une muraille, pour se baigner dans le soleil et s'abreuver par tous les pores de sa douce chaleur, à genoux dans un coin, elle attend les rayons du soleil éternel, pendant que tout pâtit en sa demeure. Et le beau résultat qu'elle obtient, tout le monde le connaît : c'est de rendre haïssable et méprisable la dévotion qu'elle devrait faire aimer et respecter.

LA VRAIE DÉVOTION

EST SOBRE, ORDONNÉE, RÉFLÉCHIE

DANS SES PRATIQUES

LA FAUSSE DÉVOTION

EST INTEMPÉRANTE, DÉSORDONNÉE

ROUTINIÈRE

VIII

LA VRAIE DÉVOTION
EST SOBRE, ORDONNÉE, RÉFLÉCHIE
DANS SES PRATIQUES
LA FAUSSE DÉVOTION EST INTEMPÉRANTE,
DÉSORDONNÉE, ROUTINIÈRE

L'examen de la conduite extérieure nous amène tout naturellement à l'examen des pratiques.

Il y a deux pôles dans la nature humaine : le pôle de l'esprit et le pôle de la matière. Tous deux doivent être reliés ensemble et maintenus en équilibre, par des mouvements harmonieux et des opérations qui leur conviennent.

L'homme ne peut faire impunément ni l'ange, ni la bête. A vouloir faire l'ange, il extravague; à vouloir faire la bête, il s'avilit. Tout bonnement il doit faire l'homme, c'est-à-dire mêler sagement dans ses actes les opérations de sa double nature.

Donc, dans la dévotion, qui est un acte de l'homme, l'esprit et la matière, l'âme et le corps, doivent avoir leur part. La part de l'âme, nous l'avons indiquée lorsque dans notre prologue nous définissions la dévotion : « Une disposition particulière de la volonté par laquelle l'homme se porte avec empressement à tout ce qui regarde le service de Dieu. » Mais cette disposition se soutient et s'exprime par le moyen de certains actes extérieurs que l'on appelle pratiques de dévotion.

Que ses actes soient utiles, nécessaires même, c'est ce dont conviennent tous ceux qui ont tracé les règles de la vie dévote, pour la raison que nous avons donnée tout à l'heure.

Les pratiques de dévotion sont des avertis-

sements sacrés qui traversent nos sens et remontent jusqu'à l'âme, afin de la réveiller quand elle sommeille, de la stimuler quand elle paresse, de la rappeler à elle-même quand elle s'oublie, de la secourir quand elle se plaint de son impuissance. C'est l'application de ce principe si connu des anciens et trop oublié par les modernes : « L'homme composé d'es prit et de matière a besoin de signes sensibles pour se mouvoir et s'exciter vers les choses spirituelles[1]. »

Les pratiques de dévotion sont des canaux par où s'écoule la plénitude de l'âme, lorsque, tourmentée du désir de plaire à Dieu, elle a besoin d'exprimer ce qu'elle ressent et de se rendre compte de ses religieuses aspirations. Semblable aux forêts trop remplies de brises et d'aquilons, aux montagnes trop gonflées de feux souterrains, aux nuages trop chargés de fluide, elle soupire, elle gémit, elle éclate, se

1. « Homo..... indiget sensibilibus quibus movetur et excitatur ad spiritualia. »

servant pour cela des sens, des formules et des actes extérieurs.

Les pratiques de dévotion saisissent l'homme tout entier. Par les saintes livrées dont il se couvre, les signes sacrés qu'il trace sur lui d'une main émue, les humbles postures qu'il prend, les prières qu'il récite, il sanctifie sa chair, les mouvements de son corps, les tressaillements de ses nerfs, les battements de son cœur, les ondulations de sa poitrine, les vibrations de sa voix, et offre à Dieu, dans un seul acte, un complet hommage de tout lui-même.

Enfin les pratiques de dévotion, en exprimant au dehors la ferveur de l'âme et ses saintes dispositions, contribuent à l'édification du prochain. Communes à un grand nombre de serviteurs de Dieu, elles groupent leurs forces spirituelles, et rendent plus féconde l'influence de leur vertu et de leur piété.

Les pratiques de dévotion sont donc utiles et nécessaires. Ceux qui les méprisent comme des superfétations puériles, ne connaissent

rien à la nature humaine. Ils ont beau dire : « Je me contente d'adorer Dieu en silence, je m'abreuve mystérieusement de sa suprême essence. » Nous devons faire peu de cas de cette superbe assurance, et estimer que, si nous pouvions toucher leur âme, nous la trouverions peu humectée de la céleste rosée qu'ils prétendent recevoir en cachette.

Mais, pour utiles et nécessaires qu'elles sont, les pratiques de dévotion demandent à être traitées avec une certaine considération de nombre, d'ordre, de manière. C'est ici le cas de voir comment se conduisent à leur égard la vraie et la fausse dévotion.

La vraie dévotion est sobre, ordonnée, réfléchie dans ses pratiques. La fausse dévotion est intempérante, désordonnée et routinière.

« Qui trop embrasse mal étreint, » dit un proverbe populaire que l'on peut appliquer à toutes les affaires humaines, mais qui semble particulièrement convenir aux exercices religieux. La nature a ses bornes, dans l'ordre

spirituel comme dans l'ordre temporel, il faut bien se garder de passer outre, si l'on veut prévenir les retours funestes de la faiblesse humaine, ses découragements, ses abandons, ses lâchetés. Dans le nombre immense des pratiques destinées à l'aider et à la secourir, la dévotion doit faire son choix, afin d'éviter l'encombrement et comme une sorte de pléthore qui la fatigue et la rend impuissante. Un trop grand nombre et une trop grande variété d'exercices, bien loin d'être utiles, deviennent un obstacle à la perfection que toute âme dévote doit se proposer d'atteindre. « L'on ne saurait trop dire (c'est saint François de Sales qui parle), combien cette variété d'exercices retarde notre perfection, parce qu'elle nous ôte la douce et tranquille attention que nous devons avoir à faire soigneusemeut pour Dieu ce que nous faisons [1]. » Et ailleurs : « Ceux qui, étant dans un festin, vont picotant chaque

1. *Sermons pour le premier dimanche de Carême*, cité par Baudry.

mets et mangeant un peu de tout, se gâtent l'estomac et se causent des indigestions qui les empêchent de dormir, et qui sont cause que, pendant toute la nuit, ils ne font que cracher. De même les âmes qui veulent goûter de toutes les méthodes et de tous les moyens qui nous conduisent ou qui peuvent nous conduire à la perfection, ne prennent pas la bonne route ; car, l'estomac de leur volonté n'ayant pas assez de chaleur pour digérer et mettre en pratique tant de moyens, il se fait dans leur âme une certaine crudité et indigestion qui leur ôte la paix et tranquillité d'esprit, auprès de Notre-Seigneur, laquelle est l'unique nécessaire, que Marie a choisi et qui ne lui sera point ôté[1]. »

« Peu et bon, » c'était la devise de saint François de Sales : c'est aussi la devise de la vraie dévote. Elle choisit ses pratiques comme un homme sobre choisit ses mets ; elle en limite le nombre selon son tempérament spirituel,

1. Entretien IX, cité par Baudry.

ses dispositions et sa condition; elle aime mieux avoir à ajouter qu'à retrancher, surtout dans les pratiques de mortification dont la nature se dégoûte plus facilement. En se modérant, elle s'oblige à bien faire et à demeurer fidèle. Elle évite le trouble, la précipitation, l'inconstance qui gâtent les meilleures choses et nous en font perdre le fruit. Enfin elle s'applique à faire de sa vie, non une vie touffue et abondante en branches et rameaux inutiles, mais une vie solide, forte en racine et tout engagée dans le saint amour de Dieu.

Modérée dans le nombre de ses pratiques, elle les règle plus facilement. Chaque chose vient en son temps, et, parce qu'il n'y a pas de surcharge en son horaire, elle est sûre de trouver, quand il le faut, sa liberté, et d'être tout à ce qu'elle fait. Elle ordonne ses pratiques quant au temps et aussi quant à la dignité. En s'approchant de Dieu pour lui demander le pardon de ses fautes, elle veut se connaître sans obscurité, s'accuser sans déguisement, se

corriger sans pitié. Une foi vive, une confiance sans bornes, un tendre et ardent amour, une humilité vraie, un recueillement profond, telles sont les dispositions qu'elle offre à Celui qui veut bien descendre, sous une forme anéantie, dans son cœur. Elle prolonge par une fervente action de grâces et de pieux souvenirs les douceurs de son intimité. Si elle n'a pas le bonheur de le recevoir tous les jours, aussi souvent qu'elle le peut elle vient s'unir à son sacrifice, et frapper à la porte du tabernacle où il réside et d'où il appelle à lui les âmes qui ploient sous le faix des labeurs et des chagrins de cette triste vie. L'oraison, les lectures spirituelles et édifiantes sont comme le pain quotidien de sa piété. C'est par là qu'elle se fortifie, se tient en haleine et se prépare aux plus douces familiarités. avec son adorable maître Jésus-Christ

La confession et la communion fréquentes, l'assistance au saint sacrifice de la messe, la visite à Notre-Seigneur présent dans l'Eucha-

ristie, l'oraison, les lectures pieuses et bien choisies, voilà les pratiques majeures que la vraie dévote a soin d'établir premièrement et solidement dans sa vie, sachant bien que, sans elles, tout n'est que superfétation.

Cependant elle ne méprise rien de ce que la piété invente pour plaire à Dieu; elle estime tout ce que l'Église approuve : mais ses instincts d'ordre ne lui permettent aucun renversement.

C'est aux pratiques les plus nobles, les plus anciennes, les plus vénérables, les plus universelles qu'elle s'attache de préférence. Elle sait s'abstenir à propos des minimes observances, pour se donner tout entière à celles qui la rapprochent de Dieu davantage. Elle ne se laisse point agiter par de vains scrupules, pourvu que sa bonne volonté demeure ferme. Elle ne se trouble pas des petites omissions, pourvu que l'important soit accompli avec toute la perfection désirable.

C'est là son plus grand souci. Pénétrée de

cette parole des saints Évangiles, que « Dieu est esprit et qu'il veut être adoré en esprit et en vérité [1], » elle le recherche d'abord dans l'oraison. Elle lui demande, sans bruit de paroles, la connaissance de ses imperfections, la correction de ses défauts, l'augmentation de sa foi et de son amour. Elle vit en son intimité, elle se pénètre de sa présence, et, passant ensuite aux actes extérieurs, elle met toute son âme dans chacun des mouvements qu'elle accomplit, dans chacune des formules qu'elle récite. Il n'est rien dans ses pratiques qui ne soit vivifié par la réflexion et une continuelle attention de l'esprit à Dieu. C'est la personne tout entière qui prie en elle et qui, par un mouvement unanime de l'âme et du corps, va se mettre entre les mains de Dieu.

Combien différente es la fausse dévotion dans ses pratiques ! Mais, avant de la dépeindre

1. « Spiritus est Deus et eos qui adorant eum in spiritu et veritate oportet adorare. » (St. Jean chap. IV, v. 24.

nous rappelons ce que nous avons dit tout à l'heure des actes extérieurs par lesquels la dévotion se manifeste, et nous affirmons qu'il n'y en a jamais trop dès qu'ils sont possibles et à leur place; qu'il n'y en a point de méprisables, si petits et humbles qu'ils soient, dès que l'âme s'y met tout entière et ne s'en sert que pour donner à Dieu des preuves de son filial amour. Ce que nous condamnons ici, c'est l'intempérance, le désordre et l'irréflexion.

Or, la fausse dévote est l'intempérance même. Elle n'est jamais rassasiée d'exercices pieux. Il faut à l'apaisement du funeste appétit qui la tourmente, qu'elle goûte tout. Elle veut être de toutes les confréries et de toutes les neuvaines; elle se mêle à toutes les intentions. Elle s'agite et s'empresse afin de trouver du nouveau. Il lui faut tant de chapelets par jour, tant de litanies, tant de petits offices, tant de *Pater* à telle intention, tant d'*Ave Maria* à telle autre, tant d'oraisons extra-liturgiques qu'elle tire de tous les livres qui lui tombent

sous les yeux. Elle est de ces âmes dont parle saint Jean de la Croix « qui se surchargent de prières, de reliques,.... s'entourent de noms saints, semblables à des enfants qui ont besoin de joujoux[1]; » — « de ces âmes qui, dans toutes leurs pratiques, cherchent à se donner des fêtes à elles-mêmes plutôt qu'au Seigneur[2]. » Elle est de ces avares spirituels dont saint François de Sales a dit « qu'ils cherchent et embrassent beaucoup d'exercices, dans l'espérance de parvenir plus tôt à la perfection, comme si la perfection consistait dans la multiplicité des actions que nous faisons et non en la perfection avec laquelle nous les faisons. » Elle est de ces gourmands dont nous parlions plus haut avec le saint évêque de Genève, « qui dans un festin picotent chaque mets et mangent un peu de tout; « ou plutôt de ces enfants mal élevés qui ont les yeux plus grands que l'appétit, et qui, ne

1. *Nuit obscure.* Liv. I, chap. III.
2. *Montée du Carmel.* Liv. III, chap. XXXVII.

réfléchissant pas à la faiblesse de leur estomac, ne laissent rien passer de ce qui paraît sur une table, sans en demander, importunant père et mère jusqu'à ce qu'on leur ait accordé ce qui doit les rendre malades. Enfin la fausse dévote, intempérante dans ses pratiques, en engloutit le plus grand nombre qu'elle peut ; elle se remplit, elle étouffe, si bien que la nature forcée demande grâce et repousse avec dégoût ce dont elle est repue. Tout s'en va, à la grande confusion et au grand détriment de l'âme, qui, d'une ferveur inconsidérée, passe tout à coup à un relâchement funeste.

Ce relâchement se remarque surtout dans les pratiques de mortification, lorsqu'elles ont été prises sans conseil et multipliées sans discernement.

Ordonner un grand nombre de pratiques est chose malaisée ; aussi la fausse dévote, constamment surprise par les obligations qu'elle s'est imposées sans sobriété et sans mesure, et qui se multiplient comme les ins-

tants de la journée, ne sait-elle ni par où elle doit commencer ni par où elle doit finir. Pour peu qu'elle s'attarde, elle est prise comme en un filet, dont elle ne se retire que par un pêle-mêle général auquel elle a peine à se reconnaître.

Pour comble de malheur, elle est inquiète et scrupuleuse, car elle ne sait pas régler ses préférences. Elle attache trop de prix à des minuties et se croit infidèle si elle ne peut tout faire. Elle tombe dans une sorte de superstition qui la rive à des pratiques sans valeur, et lui fait négliger ou accomplir à la hâte les actes graves qui forment comme le fond même de la vie spirituelle. Toutes les pratiques majeures subissent le contre-coup fatal de ses trop vives préoccupations à l'endroit des petites choses. Par exemple, elle passe rapidement sur les dispositions essentielles à la confession et à la communion, afin de réciter une quantité de formules dont elle a arrêté le dispositif. Elle lit des opuscules

fades et mignards, plutôt que les ouvrages solides des saints et savants maîtres de la vie chrétienne. Elle ne semble pas se douter de l'importance de l'oraison ; on dirait qu'elle ignore que ce saint exercice est aussi essentiel à la vie dévote que la respiration à la vie corporelle, qu'il est impossible d'être suffisamment préparé à la communion fréquente si l'on ne prend soin de rentrer en soi-même, de se connaître, de s'amender, d'avancer chaque jour dans l'intelligence des mystères divins et dans l'amour des choses célestes, et de vivre presque continuellement en présence de Dieu.

Ses oraisons, ses examens, ses lectures pieuses pâtiront donc plutôt qu'elle oublie son chapelet du saint esclavage, sa couronne des sept douleurs et cent autres détails de moindre importance qui ne doivent entrer dans les habitudes d'une vie dévote qu'après qu'on en a solidement établi les actes principaux. Elle rend ses hommages à Notre-Seigneur, elle adore

presque la sainte Vierge : mais il serait bien possible qu'elle leur préférât saint Joseph ou tout autre saint du Paradis. Toutes les pratiques nouvelles, surtout si elles ont un nom étrange, tous les offices particuliers, surtout s'ils sont récités par un petit nombre de personnes, voilà ce qu'elle choisit préférablement à ces nobles, vieilles et universelles pratiques que l'Église a mille fois approuvées et bénies. La bouquetière, quand elle arrange ses fleurs, a toujours soin de les disposer avec ordre et de mettre à la place d'honneur les plus belles en formes et en couleurs; toutes les autres s'effacent et sont comme sacrifiées aux reines du bouquet. Mais la fausse dévotion ignore cet art. Dans le bouquet de prières et d'œuvres pies qu'elle offre à Dieu, les roses se confondent avec les herbes vulgaires et sans prix. C'est une poignée inintelligente de plantes cueillies et jetées sans ordre aux pieds de Celui qui aime que tout soit ordre et harmonie dans notre vie.

De l'intempérance et du désordre procède fatalement la routine. L'attention se fatigue et la réflexion s'égare dans la multiplicité et le mauvais arrangement des actes extérieurs : d'où ce pharisaïsme qui prie beaucoup mais qui réduit la prière à un mouvement mécanique des lèvres ; pharisaïsme dont se plaignait Notre-Seigneur, quand il disait : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi [1]. » — « On rencontre aujourd'hui beaucoup de pharisiens, disait un illustre mystique du moyen âge, notre frère en saint Dominique, Jean Thaulère ; ils s'occupent de pratiques extérieures qui ont une apparence de piété ; mais ils ne comprennent pas le culte intérieur... Ils font beaucoup de choses grandes et apparentes, ils courent en tous lieux pour gagner les indulgences, ils frappent leur poi-

1. « Populus hic labiis me honorat cor autem eorum longé est à me. » (Matthieu, 13-8.)

trine, ils regardent les belles images, ils fléchissent les genoux, ils se promènent partout, et cependant, de toutes ces pratiques, rien n'est en eux agréable au Seigneur[1]. » Et ailleurs, dans son sermon de l'Épiphanie : « Il en est qui font des folies avec leurs pratiques de piété. Ils sont tellement occupés à leurs formules et à leurs exercices que Dieu lui-même est obligé de les attendre jusqu'à ce qu'ils aient fini[2]. » Comme voilà bien la fausse dévote, tout en actes extérieurs et condamnée à cause de son intempérance et de son manque de jugement à isoler son esprit des formules qu'elle récite, et à n'être plus qu'une sorte de machine sacrée ! L'art humain en pourrait fabriquer de pareilles, et Dieu n'en serait pas moins bien loué, adoré et servi.

. « Dom. XVIII, post octav. Trinitatis. » Sermon a (cité par Mgr Landriot. *Femme pieuse*).

². « ...Sunt qui insipienter agunt quibus exercitiis tanta cura proprietate insistunt, ut Deum interim ipsos præstolari oporteat, donec ea absolvant. » Sermon I (cité par Mgr Landriot. *Femme pieuse*).

A quoi bon la multiplication des pratiques pieuses ? si elles doivent aboutir ainsi au désordre et à la routine. Tenons pour le proverbe de saint François de Sales, ce grand ami du bon sens : « Peu et bon. » Peu d'actes, mais bien choisis ; peu d'actes, mais bien ordonnés ; peu d'actes, mais bien vivifiés par l'esprit intérieur. Sobriété, ordre, réflexion dans les pratiques, tels sont les derniers caractères de la véritable dévotion.

Et maintenant, détournons nos yeux de ces figures terrestres, et contemplons, s'il vous plaît, une céleste apparition.

UN TYPE

D'APRÈS

LES SAINTS PÈRES

IX

UN TYPE D'APRÈS LES SAINTS PÈRES

On l'appelle Marie, — Marie! Nom prophétique de ses grandeurs, de ses vertus et de ses bienfaits.

Fruit béni de la vieillesse de deux saints, elle appartenait à la famille déchue des rois de Juda, et se rattachait, par leur sang illustre, aux premiers héritiers des promesses divines : Abraham, Isaac, Jacob et David étaient ses aïeux.

Et cependant, elle naquit dans l'ombre

confondue avec la plèbe obscure qui attendait le grand événement, sans oser croire qu'elle dût y prendre part, autrement que par ses respectueux désirs.

Tout était prêt pour l'avénement du Messie. Les prophéties étaient closes, les mouvements des nations antiques étaient achevés, Juda avait bu jusqu'à la lie le calice de ses douleurs et demandait au ciel un consolateur.

Qui eût pensé que l'humble fille de Joachim et d'Anne serait la mère de Dieu?

C'était elle pourtant que le Seigneur avait choisie. — Elle! — Femme fidèle du premier des oracles, elle devait écraser la tête du serpent, vierge pure, annoncée par Isaïe, elle devait concevoir et enfanter l'Emmanuel; mère miraculeuse entrevue par Jérémie, elle devait porter dans ses chastes entrailles l'homme par excellence; forte Judith, aimable Esther, elle devait sauver son peuple de la mort.

Elle ne s'en doutait pas; elle ne voulait pas, lorsque toute jeune encore elle se présenta au

temple et offrit à Dieu son âme et son corps par le vœu de perpétuelle virginité.

A l'heure où la raison des enfants sommeille, la sienne était pleine de lumière et éclairait le grand dessein qu'elle avait formé d'être toute au Seigneur.

Ce fut près du sanctuaire qu'elle commença sa dévote vie. Elle conversait avec les anges, pendant qu'elle souriait à ses compagnes; elle s'unissait à Dieu d'esprit et de cœur, pendant que ses doigts habiles travaillaient pour les lévites et les prêtres; elle lisait les oracles, elle attendait, elle désirait, elle appelait l'homme des promesses, et Dieu seul entendait les clameurs de son âme virginale. « Pressez votre puissance, ô Seigneur, disait-elle avec les prophètes, et venez nous sauver. — Montrez-nous votre face adorable et regardez-nous, nous sommes votre peuple.— Que ne rompez-vous les cieux pour descendre vers nous? — Cieux, répandez votre rosée, et que les nuées pleuvent le juste. — Que

la terre s'entr'ouvre et germe le Sauveur.— Venez, Seigneur, ne tardez plus. »

Le Seigneur vint.

Fut-il touché des larmes, des gémissements, des désirs et de la ferveur de cette sainte enfant? — Cédait-il enfin aux pieuses importunités des justes de l'ancienne loi, devenues plus pressantes dans la bouche d'une jeune fille, déjà plus parfaite que tous ses ancêtres? — Oui. Mais quelque chose encore l'attirait davantage.

« Le Bien-Aimé, rosée du ciel et pleur salutaire de la miséricorde divine, le Bien-Aimé se plaît au milieu des lis, en attendant que le jour vienne et que les ténèbres soient dissipées[1]. » Or, en ces jours-là, un lis était ouvert : sa coupe immaculée semblait demander aux cieux l'ondée divine depuis si longtemps désirée : et les cieux s'ouvrirent, et du sein du Père

1. *Cantique des Cantiques*, chap. IV.

éternel, le Verbe descendit; il se cacha avec amour dans le sein virginal de Marie, jusqu'à ce que vint le jour de sa joyeuse manifestation, qui dissipa les ombres d'une nuit à jamais célèbre.

Mais quelque chose encore l'attirait davantage.

Dieu aime les profondeurs, et, après celles de sa grande nature, il en est une où il se plaît à résider : c'est la profondeur de l'humilité. Comme le soleil, il dessèche les sommets orgueilleux qui le bravent, et féconde les humbles vallées où se concentrent ses rayons. Or, jamais vallée ne fut mieux préparée que l'âme naïve et simple de Marie. « Par vertu, elle s'était faite toute petite; c'est pourquoi elle plut au Très-Haut : *Cum essem parvula placui Altissimo.* » — « Elle conçut le Verbe fait chair cause de son humilité [1]. »

Elle était humble! Si humble que, dans le

1. « Virginate placuit, humilitate concepit. » (St. Bernard. Sermon 1, sur l'Évangile *Missus*.)

temple, elle voulait servir tout le monde. Si humble que, nuit et jour, elle demandait à Dieu comme une faveur d'être la servante de celle qu'il avait choisie pour être la mère du Messie. Si humble qu'elle trembla lorsque l'ange l'appela pleine de grâces et qu'elle lui répondit : « Voici la servante du Seigneur. » Si humble que, fécondée par la vertu divine, elle aima mieux s'exposer aux soupçons de son chaste époux que de divulguer le secret du Très-Haut. Si humble qu'elle s'effaça pendant toute la vie du Sauveur. Si humble que, mère de Dieu, elle proclama sa bassesse dans un immortel cantique. Si humble qu'elle arrêta, dit-on, la main filiale des apôtres qui s'apprêtaient à raconter ses gloires.

Et cependant, sa perfection est tellement grande qu'il est réservé à Dieu seul de la connaître [1]. D'où lui venait donc son humi-

1. « Tanta fuit ejus perfectio, ut soli Deo cognoscenda reservetur. » (St. Bernardin de Sienne. Sermon pour l'Immaculée Conception.)

lité, et une humilité si profonde[1] ? Au milieu de tant de gloires, ce fut un miracle, le miracl des miracles : *Miraculum miraculorum*[2].

La vertu du Très-Haut l'avait couverte de son ombre, l'Esprit Saint était survenu en elle[3], elle était mère de Dieu, et pouvait dire mieux que l'épouse des Cantiques : « Mon Bien-Aimé est à moi, *Dilectus meus mihi ;* » mais mieux encore elle disait : « Et je suis à lui, *Et ego illi*[4]. » Elle s'était donnée à Dieu, dès le commencement, et tous les jours elle se donnait par la fermeté plus que par la rénovation des généreuses promesses qui l'avaient engagée à l'unique amour et à l'unique service du Seigneur. Appelée à l'insigne honneur de la maternité divine, elle ne prononça son *fiat* qu'à la condition qu'elle ne reprendrait rien de ses

1. « Undè tibi humilitas et tanta humilitas, ô beata ! » (St. Bernard. Sermon 4, de l'Assomption.)
2. St. Bernard. Sermon de la Nativité.
3. St. Luc, chap. I, v. 35.
4. *Cantique des Cantiques*. Chap. II, v. 16.

ons, et que, dans un si grand mystère, sa virginale pudeur serait respectée.

Rapprochée plus que toutes les créatures de l'auteur même de la grâce, par la plénitude des biens qu'elle en avait reçus, elle ne les posséda que pour les répandre[1]. Le Bien-Aimé était à elle ; mais Elle, c'était le genre humain. Elle court, elle vole à travers montagnes et vallées, pour porter à Jean Baptiste la première grâce de la rédemption. Elle découvre avec amour aux pasteurs et aux rois les mystères de la crèche et les amabilités de Jésus enfant. Elle intercède auprès de son Fils pour obtenir un sourire de sa bonté dans une manifestation de sa puissance. Elle est pleine de grâces pour elle-même ; mais pour nous, elle surabonde[2] Ceux qui ont chanté ses gran-

1. « Beata virgo Maria tantam gratiæ obtinuit plenitudinem, ut esset propinquissima auctori gratiæ ;ità quod cum qui est plenus gratiâ in se reciperet, et eum pariendo quodammodo gratiam ad omnes derivaret. » (*Som. théol.*, troisième partie, quest. 27, art. 5.)

2. « Plena sibi, superplena nobis. » (St. Bernard.)

deurs ont chanté ses pieuses libéralités. C'est, disent-ils, la fontaine intarissable dont les eaux rafraîchissent et réconfortent les âmes altérées et languissantes ; c'est le fleuve de vie qui traverse le monde et y répand une inépuisable fécondité ; c'est l'océan immense d'où la chaleur du divin amour soulève les nuées propices qui versent sur la terre des torrents de bénédictions. L'Église a résumé tous ses bienfaits en cette invocation : « Mère de la divine » grâce, priez pour nous. »

« Elle fut pleine de bienveillance pour tous[1]. » — « Ses oreilles étaient toujours ouvertes pour ouïr le bien, mais sa bouche était fermée, sinon quand il s'agissait des louanges de Dieu et de l'utilité du prochain[2]. » Elle aimait les pécheurs, elle les rapprochait de son Fils et demandait leur pardon. Sa miséri-

1. St. Ambroise. Liv. II. *De Virginibus*. (Cité par le P. Poiré, dans la *Triple couronne*.)

2. Épiphane de Jérusalem : *De institutione, vita et moribus Mariæ*. (Cité par le P. Poiré.)

corde ne fut surpassée que par la miséricorde divine. Aujourd'hui que l'œuvre de la rédemption est achevée, elle puise sans cesse au trésor infini des mérites du Sauveur, pour satisfaire son inépuisable tendresse et compassion. Les pécheurs la connaissent, et, pour échapper aux coups de la justice divine, ils cherchent un refuge entre ses bras. Qui n'a entendu leurs cris touchants ? « Mère de miséricorde, refuge des pécheurs, priez pour nous. »

Si Dieu lui permit de commander à son Fils, c'est qu'il avait éprouvé la docilité de sa volonté. Un jour, il murmura près de son cœur ces paroles du Psalmiste : « Ecoute, ma fille, et prête-moi ton oreille. Si tu veux que le Roi des rois soit épris de ta beauté, oublie ton peuple et la maison de ton père [1]. » Marie oublia tout

1. « Audi, filia, et vide et inclina aurem tuam et obliviscere populum tuum et domum patris tui, et concupiscet rex decorem tum. » (Ps. 44.)

pour servir le Seigneur. Préceptes, conseils, avertissements mystérieux, secrètes inspirations, ne la trouvèrent jamais rebelle. Elle était servante du Très-Haut, et sa parfaite obéissance ne fut égalée que par son grand courage dans la tribulation.

Elle souffrait quand, à son Fils naissant dans un lieu vil et méprisé, au milieu d'une nuit froide et obscure, elle n'avait à offrir que de pauvres langes. Elle souffrait quand, pour le soustraire aux fureurs d'une persécution prématurée, elle l'emportait à travers le désert, dans un pays infidèle. Elle souffrait quand elle essuyait la sueur de son front, et baisait ses mains durcies par le travail de l'ouvrier luttant contre les envahissements de la misère. Elle souffrait, quand elle voyait les prophéties se multiplier comme pour menacer de plus près une vie qui lui était si chère. Elle souffrait, quand elle entendait les menaces des pharisiens et les sourdes rumeurs du peuple; mais combien plus quand elle se tenait debout au

pied de la Croix! Jésus sentait la mort monter à son cœur, et, d'une voix forte encore malgré ses tourments, il adressait à sa mère les adieux de sa vie mortelle : et sa mère était debout, *Stabat Mater*, debout pour mieux contempler le travail de la justice divine, debout pour mieux recevoir tout le sang qui tombait des plaies ouvertes de son Bien-Aimé, debout pour mieux consentir à son supplice, debout pour mieux s'unir à son martyre, debout jusqu'au dernier cri qui ébranla et la terre et les cieux.

Quand ce fut fini, quand on remit entre ses bras les restes mutilés et sanglants de son unique amour, son cœur se brisa, comme se brisent les flots de la mer sur les flancs d'un rocher sauvage ; elle éclata en plaintes amoureuses. « Mon très-doux Fils, disait-elle, que vais-je faire sans toi ?... Je ne te verrai plus dans mon humble demeure, je n'essuierai plus la sueur de ton front bruni par le soleil, dans les champs où tu prêchais l'évangile de paix.

Je ne te verrai plus assis à ma table où ta sainte présence réchauffait mon âme; je ne m'assiérai plus à tes pieds, je n'entendrai plus ta parole bénie; le doux nom de mère ne retentira plus à mes oreilles. Ma gloire a passé, ma joie est finie, aujourd'hui commence ma triste solitude. — O Père éternel, si bon pour les hommes et si dur pour votre propre Fils! Vous savez de quels flots d'amertume mon cœur a été rempli et quelles tempêtes ont troublé mon âme; vous savez que j'ai enduré autant de morts qu'il y a de plaies et de blessures sur le corps adorable que je presse entre mes bras. Néanmoins, ô Père, bien que je sois la plus affligée des créatures, je vous rends des actions de grâces infinies pour tous mes tourments. Il me suffit que ce soit votre sainte volonté. O Père! Actions de grâces pareilles et pour l'amour et pour la douleur; que mes larmes vous bénissent et qu'elles louent votre nom sacré [1]. » — Ainsi

1. Louis de Grenade. Méditation du matin pour le samedi, chap. II.

Marie se montrait à la fois et la « Mère admi-
» rable » et la « Vierge fidèle. »

Si forte dans l'épreuve, elle ne fut point de ces femmes dont les hardiesses trop viriles étonnent plus qu'elles ne touchent, et qui perdent leurs grâces aimables à mesure que croît leur courage. « Elle était simple, et vierge non moins d'âme que de corps, sans feinte et sans déguisement. Rien de hautain dans ses yeux, rien de soudain en ses propos, rien de méséant en ses actions, rien de libre en ses gestes, rien d'affecté en sa démarche [1]. » — « Elle était éloignée de tout faste et de tout esprit de souplesse, plus que le ciel ne l'est de la terre, ce qui paraissait naïvement en son maintien et en la composition extérieure; car son habit était toujours simple, quoique net, et sans autre teinture que la laine dont elle se vêtait. Vous

1. St. Ambroise. Liv. II. *De Virginibus.* (Cité par le P. Poiré dans sa *Triple couronne.*)

eussiez dit que sa robe était celle de la modestie même, si bien qu'elle s'accordait avec la bienséance dont elle était parée au dedans[1]. »

« On remarquait en elle un merveilleux accord de la douceur et de la majesté. Sa douceur forçait tout le monde à l'aimer, sa gravité jetait l'âme de ceux qui la voyaient, dans un saisissement plein de respect et de vénération. Bien qu'elle se rendît affable à tous par les charmes de sa conversation, c'était néanmoins avec une honnêteté si pleine de pudeur, qu'on découvrait aisément à la couleur de son visage la disposition intérieure de son âme[2]. »

« Elle eut son temps pour se taire et son temps pour parler[3]. » — Elle était non moins discrète en ses actions qu'en ses paroles. Son âme, amoureuse de la perfection divine, préférait le saint repos de la contemplation, que Jésus a appelé la

1. Épiphane de Jérusalem. *De institutione, vita et moribus Mariæ.* (Cité par le P. Poiré.)
2. *Ibid.*
3. L'abbé Rupert. Livre II. *De gloria et honore filii hominis.*

meilleure part. Cependant elle devint Marthe, selon saint Bernard, pour servir son Fils Elle ne se contentait pas de contempler ses charmes adorables, mais, dit naïvement un pieux auteur, « elle lui apprenait à marcher, à bégayer, à parler. Avec quelle diligence et quel cœur elle le couche, le lève, le berce, l'endort, l'éveille, le lave, le chauffe, l'emmaillotte, le porte, l'accompagne, le suit, le sert, et fait tout ce qu'une mère peut faire pour son enfant! Quelle fut jamais la créature qui fit quelque chose pour Dieu, avec un soin et une affection pareille à celle que cette incomparable mère apporta au moindre petit service qu'elle rendit à son fils[1] ? » Aigle par la sublimité de ses oraisons, elle était abeille diligente et soigneuse au travail de sa maison.

Pendant que l'esprit pharisaïque multipliait autour d'elle les vaines observances, sa prière,

1. P. Poiré. *Triple couronne*, traité II, chap. IV.

tout intérieure et réfléchie, pénétrait dans l'immensité des perfections divines où son amour cherchait un perpétuel aliment [1]. « Son corps se reposait; mais son âme veillait encore. Le sommeil, ennemi de notre activité et de nos mérites, n'avait pas le pouvoir d'enchaîner le mouvement de ses pensées [2]. » — « Pendant soixante-trois ans d'une vie sainte, elle pria sans la moindre distraction; car ses puissances étaient si profondément réglées qu'elles concouraient d'une manière admirable à ses ineffables contemplations [3]. »

Après la mort de son Fils, elle unit à ses oraisons de pieux pélerinages. « Elle visitait fréquemment la grotte de la Nativité, le jardin des Olives, le Calvaire et la montagne d'où Jésus avait quitté la terre. Elle arrosait ces lieux sacrés de ses larmes, et baisait de ses lèvres très-saintes les traces adorables de Celui

1. « Oratio ejus penetratio Dei immensa. »
2. « Et cum quiesceret corpus, vigilaret animus. » (St-Ambroise. Livre II. *De Virginibus.*)
3. P. Jennesseaux. *Le Chef-d'œuvre de Dieu.*

qu'elle avait tant aimé[1]. » — « Elle communiait tous les jours, et se disposait à cette action solennelle avec une dévotion aussi pleine de respect et de tendresse que si le mystère de l'Incarnation eût dû s'opérer de nouveau dans son sein [2]. » Et ainsi, jusqu'au moment où l'amour, brisant les liens fragiles qui l'attachaient à la terre, l'emporta triomphante à la communion éternelle des Cieux.

« Telle fut Marie, dont la vie unique en sa perfection mérite d'être la règle de toute vie [2]. »

Les saints Pères ont engagé un tournoi d'éloquence et d'amour touchant la prééminence de ses vertus. Saint Augustin est le

1. « Sine dubio loca dominicæ nativitatis, passionis, sepulturæ et resurrectionis frequenter circumiens invisere cupiebat. In eisdem etiam locis lacrymas fundebat, et sanctissimi oris sui oscula dulcissima imprimebat. » (St. Ildephonse. Sermon 5, sur l'Assomption.)

2. P. Jennesseaux. *Le Chef-d'œuvre de Dieu*.

3. « Talis fuit Maria ut ejus unius vita omnium sit disciplina. » (St. Ambroise. Liv. II. *De Virginibus*.)

tenant de sa foi; saint Basile, de sa virginité; Clément d'Alexandrie, de son obéissance; saint Jean Chrysostome, de sa force; l'abbé Rupert, de sa patience, saint Bernard, de sa miséricorde; saint Bernardin, de son humilité; Denys le Chartreux, de sa charité [1]. Moi, chevalier obscur parmi tant d'illustres, j'admire les prouesses de mes devanciers en l'honneur de ma reine : mais je tiens avec saint Thomas pour sa « dévotion » qui fut la perfection même de sa charité et la splendeur de toutes ses vertus.

1. P. Jennesseaux, *Le Chef-d'œuvre de Dieu*, deuxième partie, chap. VIII.



EPILOGUE

X

ÉPILOGUE

J'ai fini, amis lecteurs. Permettez-moi de vous demander avant de vous quitter quelle est votre impression ; dites-la-moi franchement, et laissez-moi vous donner quelques explications et encouragements.

Le portrait de la fausse dévote n'est-il pas resté gravé dans votre esprit, de manière à le préoccuper outre mesure et à fausser votre jugement ? Nous sommes ainsi faits que les abus des meilleures choses diminuent l'estime que nous leur devons. Sans mépriser la dévo-

tion, vous pourriez la tenir en défiance, parce qu'il y a des âmes qui mêlent leurs défauts et imperfections aux vertus et aux pratiques de la vie dévote.

Remarquez-le bien, ces âmes ne font pas loi. Ce qui fait loi, ce qui doit former votre jugement, c'est la saine notion des principes et le spectacle édifiant des vies qui se rapprochent du type admirable que vous avez contemplé tout à l'heure. Dieu merci, les vraies dévotes ne sont pas si rares qu'on ne puisse les rencontrer assez souvent pour se consoler des désagréments que nous donne la fausse dévotion. Et puis, ne soyez point d'une rigueur exagérée dans la confrontation des portraits qui viennent de passer sous vos yeux. Vous avez été avertis en entrant : vous ne pouvez pas exiger plus que je n'ai promis. J'ai promis des physionomies typiques, mais je n'en ai point garanti la ressemblance parfaite avec les individus qu'il vous plaira de leur comparer. J'ai voulu vous fournir la matière

d'un examen de conscience, mais je n'ai point affirmé que vous reconnaîtriez en vous toutes les qualités ou tous les défauts que j'ai dépeints Tout bien considéré, je ne crois pas qu'il y ait de vraie dévote sans infirmités, ni de fausse dévote sans vertus.

La terre de la dévotion est bonne à toutes les âmes et les nourrit d'une forte séve. Bien peu y meurent ; mais il en est qui, sous l'influence des causes extérieures, dévient dans leur direction, prennent des difformités, se couvrent de poussière ou de parasites : elles ne sont pas perdues pour cela. Quand le jardinier visite les plantes qu'il cultive avec amour, toutes ne le contentent pas au même point. Cependant il se garde bien d'arracher les tiges penchées, les rameaux, les feuilles et les fleurs que la poussière et les pucerons ont épargnés Il redresse, il émonde et se tient assuré du sort de ses chères élèves, parce qu'il les sait en bonne terre.

Ainsi fait le jardinier céleste. Il est plein

d'indulgence pour les défauts, les travers, les imperfections, les infirmités des âmes dévotes. Il en est peu qu'il soit obligé d'arracher des terres fertiles où il les a plantées. Là, au moins, elles vivent, et, malgré certains vices de conformation, ce n'est pas sans quelque honneur.

Ne forcez donc pas votre indignation contre les fausses dévotes. Au demeurant, elles sont en bon endroit et en bonne compagnie. Ce qui les défigure passerait peut-être inaperçu dans un autre milieu, et les défauts qu'on leur reproche seraient probablement devenus des vices odieux si Dieu les eût laissées sur les terres maigres et arides où végètent les mondains.

Ne désespérez pas de vous-même, si vous avez rencontré dans ce petit livre des traits qui vous accusent. On n'a pas tous les défauts à la fois, et ceux qu'on a tiennent à la faiblesse native de notre tempérament religieux, où la grâce peut opérer avec notre concours de rapides accroissements. Vous n'êtes point en-

dehors de la vraie dévotion, parce qu'il y a des lacunes en votre vie spirituelle, pourvu, toutefois, que vous teniez les yeux ouverts, et que vous soyez fermes dans le dessein de lutter sans cesse contre ce qui tend à vous faire déchoir.

Un naturaliste contemporain a constaté une loi universelle dont dépend le progrès des espèces; il l'appelle : « La lutte pour l'existence. » Or, nulle part cette loi ne peut être mieux appliquée que dans la vie spirituelle. L'âme dévote doit lutter sans cesse pour vivre, croître et se transformer. Au vif désir de servir Dieu, elle doit joindre la vigilance, la force, le courage, l'audace, la persévérance contre tous les ennemis de sa perfection. Arrivera-t-elle bientôt au sommet qui tente sa sainte ambition ? Peut être oui, peut-être non. Mais, en définitive Dieu saura bien récompenser ses efforts, et, ne fût-ce qu'au dernier moment, il lui donnera d'une main miséricordieuse ce dernier coup de la grâce par lequel s'achève le mouvement progressif de toutes les vertus. L'âme dévote,

pendant les longues années de son pèlerinage aura gémi de ses imperfections : en un instant elle sera consolée ; en un instant, l'OR de ses vertus sera débarrassé de tout ALLIAGE.

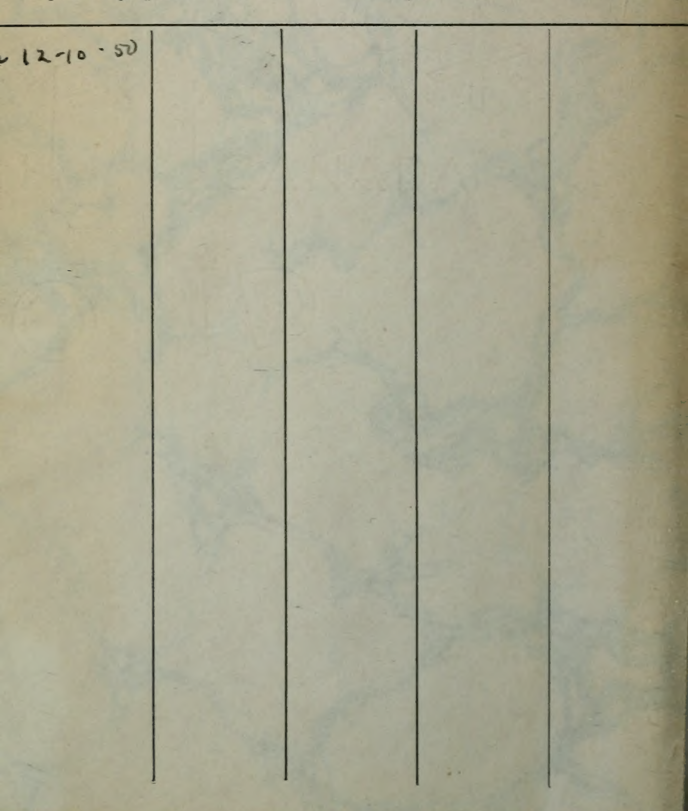
Qu'elle attende donc avec patience :

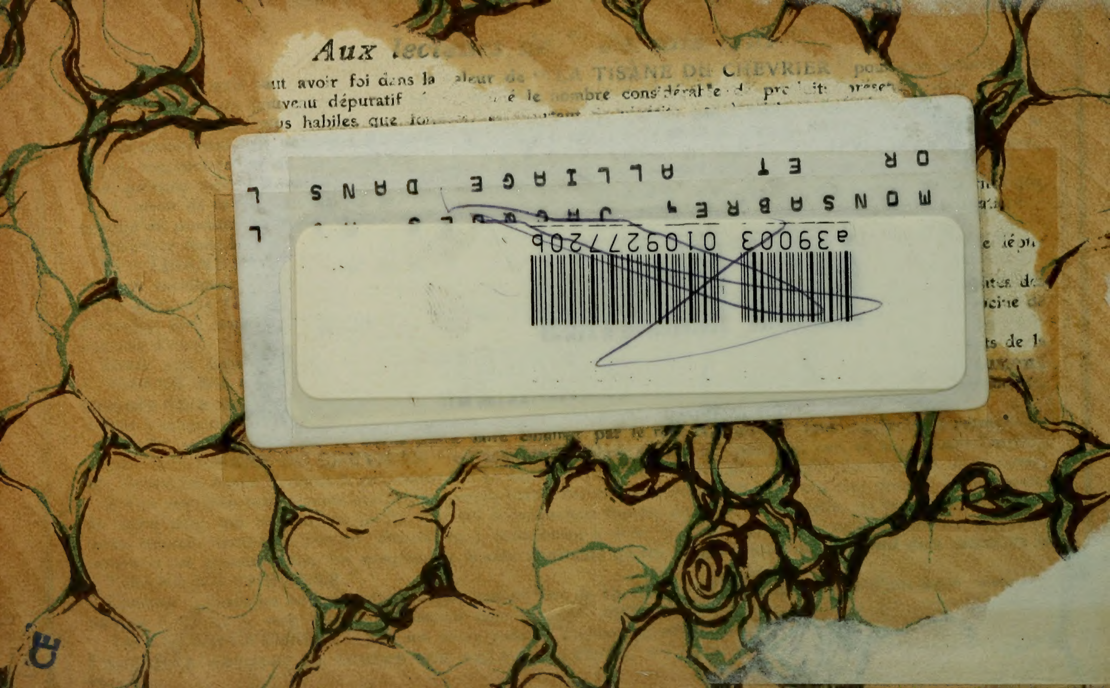
TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN.

TABLE

FIN DE LA TABLE.

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).


12-10-50


Aux
ut avoir foi dans la
TISANE
CHEVRIER
nombre considérable
uveau dépuratif
s habiles que


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 05 03 19 6